



HAL
open science

Priam ou la force de l'âge

David-Artur Daix

► **To cite this version:**

David-Artur Daix. Priam ou la force de l'âge. Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens, 2009, 7, pp.137-170. 10.4000/books.editionsehess.2467 . hal-00697829

HAL Id: hal-00697829

<https://hal.science/hal-00697829v1>

Submitted on 4 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DAVID-ARTUR DAIX
École Normale Supérieure, Paris

PRIAM OU LA FORCE DE L'ÂGE¹

Au début du Chant III de l'*Illiade*, Hector propose à son frère Pâris de décider par un duel avec Ménélas l'issue de la guerre de Troie. Le défi est lancé et l'Atride en accepte le principe, tout en posant ses conditions. En effet, il ne s'en remettra pas aux fils de Priam pour régler le combat, tant il se défie d'eux, mais au vieux roi en personne :

Ἄξετε δὲ Πριάμοιο βίην, ὄφρ' ὄρνια τάμνη
αὐτός, ἐπεὶ οἱ παῖδες ὑπερφιάλοι καὶ ἄπιστοι,
μὴ τις ὑπερβασίη Διὸς ὄρνια δηλήσῃται.
Αἰεὶ δ' ὀπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται·
οἷς δ' ὁ γέρον μετήρσιν ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω
λεύσσει, ὅπως ὄχ' ἄριστα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται.

Amenez ici Sa Force Priam, afin qu'il conclue le pacte
en personne, puisque ses fils sont arrogants et déloyaux.
Il ne faut pas que quelqu'un, par une extravagance, fasse tort au pacte de Zeus.
L'esprit des jeunes hommes toujours flotte à tout vent.
Quand un vieillard est avec eux, en rapprochant l'avenir du passé,
il voit comment il est possible d'arranger tout au mieux pour les deux parties.
(III.105-10)

Les raisons que Ménélas invoque, fondées sur l'opposition entre jeunesse et vieillesse, sont traditionnelles. Les jeunes gens jouissent de la vigueur. Désignés ici par l'épithète ὀπλοτέροιοι — comparatif formé sur τὰ ὄπλα : les « armes » —, leur domaine est la guerre et l'épreuve de force, mais non le conseil. Les vieillards, au rebours, sont faibles, assurément, mais brillent par leur sagesse. Au moment de conclure un pacte, la vieillesse de

1. Cet article est dédié à la mémoire de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet.

l'arbitre garantit un jugement équitable. Les jeunes princes, en revanche, sont les victimes de leur inconséquence. Ils sont en proie à l'ὑβρις, à un comportement excessif (ὑπερφίαλοι), prêts à toutes les transgressions (cf. ὑπερβασία). La leçon paraît sans surprise. Et pourtant.

Chaque mot a ici son importance. Ménélas, quand il réclame Priam, n'évoque pas sa sagesse, au contraire. Dans son édition, Paul Mazon traduit par « le puissant Priam »² l'expression que nous rendons ici par « Sa Force Priam »³ : Πριάμοιο βίην. Mise en valeur à la coupe heptémimère, elle signifie littéralement « la force de Priam » et sonne très étrangement pour désigner le souverain troyen. En effet, si, en français, on peut comprendre qu'il est fait mention ici de l'autorité du roi, de sa « puissance », en réalité, la « force » dont il est question ici, la βίη, est en grec toute physique, souvent martiale, violente et brutale. Il y a donc là une incongruité dans le choix de cette formule qu'emploie Ménélas — c'est presque un oxymore — qui mérite qu'on s'y arrête.

La force de la jeunesse

Entre tous les termes qui désignent la vigueur, βίη et — d'un emploi plus rare — ἰς⁴, que l'on retrouve dans la *vis* latine, sont ceux qui renvoient le plus à une qualité proprement physique et innée du héros⁵. En grec, cependant, seule la βίη comprend régulièrement l'idée de violence, de contrainte, d'excès brutal⁶. Elle couvre un domaine plus vaste que ses synonymes, rend compte de la vigueur sous toutes ses facettes, tantôt bonnes, tantôt funestes. En ce sens, elle est « primordiale ».

2. Les traductions que je propose dans cet article s'inspirent largement de celle de Paul Mazon, même si, afin de mieux suivre la progression des vers et dans un souci de précision lexicale et syntaxique, il m'arrive parfois de la modifier légèrement. Les Chants de l'*Iliade* sont numérotés en chiffres romains, ceux de l'*Odyssee* en chiffres arabes.

3. J'emprunte cette traduction à Eugène Lasserre (*L'Iliade*, Paris, 1965), qui imite probablement ici Victor Bérard dans son édition de l'*Odyssee* (cf. « Sa Force et Sainteté Télémaque »). Robert Flacelière traduit quant à lui, pour la Bibliothèque de la Pléiade, « le puissant roi Priam » (*Iliade-Odyssee*, Paris, 1955).

4. Sur la synonymie entre ces deux termes, cf. Gregory NAGY, *The Best of the Achaeans: Concepts of the Hero in Greek Archic Poetry*, Baltimore et Londres, 2^e édition 1999, chapitre V, § 37.

5. On peut également placer dans cette catégorie le terme ἦνορῆ, d'un emploi rare (cinq occurrences seulement dans l'*Iliade*, une dans l'*Odyssee*). Formé sur le mot ἀνῆρ, qui désigne le « mâle », d'où le guerrier, le héros, c'est l'ancêtre épique de l'ἀνδρεία classique : le courage viril.

6. Cf. Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.v. βία, p. 174.

Les autres vertus qui font un homme fort, la « valeur » : ἀρετή, « la vaillance » : ἀλκίη, « la vigueur » : σθένος, « la fougue » : μένος, « l'ardeur au combat » : χάρμη, « l'audace » : θάρσος, toutes se combinant, avec d'autres éléments encore, dans le κράτος : « la puissance » du héros, sont un prêt plutôt qu'un véritable don. Les dieux « insufflent » cette vigueur-là aux mortels, mais seulement le temps d'un duel ou d'une bataille. Athéna favorise de la sorte Diomède au début de ce qui sera son arstie (V.1-3 ; voir aussi V.125). Il en va de même au cours de la « Dolonie » (cf. X.274 sq., en particulier les vers 366 et 482) où Diomède est accompagné d'un autre favori de la déesse, Ulysse ; ou lors de la fameuse course de char au Chant xxiii (cf. 388 sq.)⁷ ; et dans bien d'autres circonstances encore⁸. Comme Énée le rappelle à Achille au moment de l'affronter, « Zeus chez les héros fait grandir et diminuer la valeur (ἀρετή) comme il veut » (XX.242-3 ; voir aussi XV.93). De leur côté, les héros s'efforcent de faire montre de ces qualités. Mais, précisément, elles ne vont pas de soi.

Il est rare que la vigueur et la fougue, σθένος et μένος, les quittent entièrement : sans doute s'apparentent-elles le plus à la βίη elle-même⁹. Avec le mot μένος cependant, la vigueur du héros glisse de ses membres vers son cœur, du domaine purement physique vers celui des sentiments¹⁰, moins constant sans doute, plus sujet aux variations. Preuve que le μένος ne vaut pas tout à fait la βίη, Hector, au moment d'affronter Achille au Chant xxii, s'imagine que le Péléide veut lui faire peur pour qu'il en oublie sa fougue et sa valeur (ὄφρα σ' ὑποδείσας μένεος ἀλκίης τε λάθωμαι : XXII.282). Toutefois, un rapprochement avec le vers 265 du Chant vi montre que la fougue reste associée aux membres du héros. Hector demande à Hécube de ne pas lui donner de vin afin de ne pas « faire sortir la fougue de ses membres », de peur qu'il en oublie sa vaillance (μή μ' ἀπογυιώσης μένεος, ἀλκίης τε λάθωμαι). Le μένος paraît donc placé à mi-chemin entre la force physique et la force morale¹¹. Plus stable que la

7. Cf. en particulier les vers 390 et 400.

8. Les scènes où un dieu insuffle l'une ou l'autre de ces qualités aux héros (ou parfois, quand ce sont eux qui importent, à leurs coursiers) abondent : II.451 ; V.513 ; VIII.140 ; etc.

9. On trouve du reste ces deux mots employés comme synonymes de βίη et de ἰς dans le type de formules qui nous intéresse : cf. Gregory NAGY, *The Best of the Achaeans* cité, chapitre V, § 37 ; et *infra* « Une formule archaïque ».

10. Cf. XVII.20-3 : les fils de Panthoos nourrissent leur μένος comme on le fait d'un sentiment (φρονέουσιν).

11. Voir aussi IX.705-6 ; 22.226. Certes, ce partage n'est pas absolu : quand la vaillance et la vigueur sont associées, elles emplissent tantôt les membres (cf. XVII.210-2), tantôt le cœur (cf. XVIII.499). Mais en réalité, il est aussi simple de considérer qu'à chaque fois, si un seul siège est mentionné, l'autre est implicitement associé à la vertu qui lui correspond.

vaillance, il reste moins ferme que la βίη.

Car les héros risquent toujours de « laisser mollir leur vaillance ardente » (IV.234 ; VI.523 ; XII.409 ; XIII.116), de « l'oublier » (XI.313 ; XIII.269 ; XV.322 ; XVI.357 etc.) et avec elle « la joie du combat » (XVII.759). Les nefes achéennes seront perdues à moins qu'Achille ne revête sa vaillance (IX.231 ; XIX.36), comme on met une armure que l'on peut aussi bien ôter. Ajax, affrontant seul les bataillons troyens, doit alterner entre le « souvenir » de sa vaillance (XI.566) et le parti de la prudence (XI.568). Diomède, Ajax, Patrocle encouragent leurs compagnons, comme eux-mêmes, à « se soucier » de leur vaillance (IV.418), à « s'en souvenir » (XV.734 ; XVI.270). Ils ont besoin de se rappeler la joie, l'ardeur du combat (IV.222 ; VIII.252 ; XIV.441 etc.). De même, Hector exhorte les Troyens¹². Plus surprenant, Achille exige du Priamide le même effort de mémoire lors de leur duel : « rappelle ta valeur sous toutes ses couleurs » (XXII.268) ! Pour que son triomphe le satisfasse, « c'est maintenant justement qu'il faut qu'[Hector] soit un combattant et un guerrier intrépide ». Ce qui suppose, au rebours, que le fils de Priam pourrait bien perdre ses moyens.

La vraie force, en revanche, celle du corps, celle des bras, la βίη, la « vigueur qui sied aux braves », ἵς ἐσθλή (XII.320-1)¹³, ne s'égaré pas de la sorte. Certes, il peut arriver qu'elle ne soit invoquée que le temps d'un combat. Au Chant VII, quand Hector et Ajax doivent s'affronter en duel, tous prient Zeus d'octroyer aux deux champions « force et gloire égales » (cf. VII.202-5). Mais, à la différence de la victoire (νίκη) et de l'hommage dû au vainqueur (κῦδος)¹⁴, dont seul le Ciel décide (cf. VII.101-2), voire de la vaillance que Zeus contrôle à son gré¹⁵, la puissance physique, elle, n'est pas au seul pouvoir des dieux. Ajax et Hector, au moment de s'affronter, disposent déjà, et en propre, de la βίη. Elle reste un « don » du Ciel, mais un don accordé dès la naissance, au même titre que la taille ou l'intelligence (cf. VII.288-9). La vigueur du fils de Télamon est sans limite, nous dit Homère (ἴν' ἀπέλεθρον : VII.269). Quant à celle d'Hector, elle est « génétique ». Devant Andromaque, à la fin du Chant VI, il souhaitait que son fils, Astyanax, « tout jeune encore » (408) fût doté par les dieux de la

12. Cf. VI.112 ; VIII.174 ; XI.287 ; XV.487 ; XVII.185 ; IV.509 ; voir aussi XII.393 ; XV.380.

13. Le discours célèbre de Sarpédon (XII.310-21) dont est tirée cette formule manifeste clairement qu'à la guerre, la place des rois est aux premiers rangs et que la qualité qui les distingue alors et leur assure la gloire n'est autre que la force physique.

14. Sur le κῦδος, cette gloire que confère la victoire, cf. Émile BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. II : Pouvoir, droit, religion*, Paris, 1969, p. 57-69.

15. Voir par exemple XVI.688-90 ; XVII.176-8.

même force que son père (ἀριπρεπέα¹⁶ : 477 ; βίην ἀγαθόν et ἰφί : 478)¹⁷. Et il en donnera la preuve là où la vigueur règne en maître : à la guerre (cf. 480-1). Les dieux interviennent bien, comme toujours, mais seulement pour permettre à la force d'Hector de s'exprimer chez Astyanax. Pour le reste, si elle est bien en lui, elle lui vient de son père.

Certes, il arrive que le héros ne soit pas assez fort par lui-même pour affronter l'ennemi. Ménélas défendant le cadavre de Patrocle ne peut contenir Hector. Athéna intervient donc et « met la force, la βίη, dans ses épaules et ses genoux » (XVII.569). Mais, en l'occurrence, il s'agit simplement d'un supplément de vigueur. Ménélas est naturellement fort. Hector l'est juste bien davantage, comme, du reste, l'avait révélé l'épisode du duel du Chant VII. Quand le fils de Priam a défié « le meilleur des Achéens qui soit » (50), Ménélas aurait bien aimé acquérir ce titre. Mais Agamemnon l'arrête : Hector est bien plus fort que lui (105) et fait peur à Achille même, qui pourtant est bien meilleur que Ménélas (114). Et c'est finalement Ajax, le tout meilleur après le Péléide (228)¹⁸, à qui le Ciel a donné « la grandeur et la force » précisément (μέγεθος τε βίην τε : 288 ; voir aussi φέρτατος : 289), qui sera le champion de l'armée grecque (cf. 226-8).

Ce n'est donc pas un hasard si, dans l'*Iliade*, c'est Héraklès, héros fort entre tous, qui est le plus souvent défini par sa force et qui incarne le mieux le tour qui nous intéresse ici : βίη Ἡρακληεῖη¹⁹ ou βίη Ἡρακλήος²⁰. De fait, cette formule est très ancienne — nous y reviendrons²¹ — et il semble bien que, traditionnellement, elle soit d'abord associée au fils de Zeus et d'Alcmène : Héraklès représente le « prototype » en quelque sorte.

16. Cf. Anatole BAILLY, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, 2000 (réédition), s.v. ἀρι-, p. 265.

17. Sur la force « génétique », cf. *infra*, « Une formule archaïque » à propos d'Ulysse et de Télémaque dans l'*Odyssée*.

18. Cf. XVII.280. Sur la ressemblance entre Achille et Ajax, tous deux confiants dans leur courage viril et dans la puissance de leurs bras : cf. VIII.224-6 = XI.7-9. Achille (ἔρκος Ἀχαιοῖσιν : I.284) comme Ajax (ἔρκος Ἀχαιῶν : III.229, VI.5, VII.211) sont le « rempart des Achéens ». Néanmoins le fils de Télamon vient juste après le Péléide. L'*Odyssée* (11.550 sq.) prend sur ce point la suite de l'*Iliade*.

19. Cf. II.658 ; II.666 ; V.638 ; XI.690 ; XV.640 ; XIX.98.

20. Cf. XVIII.117 ; voir aussi 11.601 ; et dans la *Théogonie* d'Hésiode : ἴς βίης Ἡρακλειῆς, 332 ; ἴς Ἡρακλήος, 951.

21. Cf. *infra*, « Une formule archaïque ».

Vieillesse ennemie

Cependant, le fait même que la force de ces héros, leur βίη, soit « innée » constitue sa plus grande faiblesse. Elle est l'apanage de la seule jeunesse. Son pire ennemi est la vieillesse. Diomède lance ainsi à Nestor, qu'il vient de secourir sur le champ de bataille :

ὦ γέρον, ἦ μάλα δὴ σε νέοι τεύρουσι μαχηταί,
σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γήρας ὀπάζει.

Ah ! vieillard, les jeunes combattants te donnent bien du mal,
ta force est brisée, la fâcheuse vieillesse t'accompagne. (VIII.102-3)

La place du fils de Nélée n'est plus au combat. Il le sait bien, du reste, et passe son temps à regretter sa jeunesse et la force qui l'accompagnait :

Εἴθ' ὡς ἠβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἴη...

Ah ! si j'étais encore jeune, si ma force était intacte... (VII.157)²²

Ce n'est pourtant pas le cœur qui lui manque, ni le sentiment de sa valeur passée, dont il rebat les oreilles de ses compagnons. Mais la vieillesse est un adversaire implacable. Un échange au Chant IV (310-25) entre Nestor et Agamemnon en témoigne clairement. Le vieux meneur de char ressent de manière insistante les atteintes de l'âge. Dans la bouche d'Agamemnon, l'évocation de sa force n'est plus qu'un vain souhait (314). Nestor n'en conserve que le souvenir, à l'instar de celui de ses exploits passés (318-21). Désormais, sa valeur tient dans ses conseils (323) — « c'est le privilège des vieillards » — et non dans la vigueur de ses membres. Au rebours, la force est l'essence même des jeunes guerriers :

Αἰχμὰς δ' αἰχμάσσουσι νεώτεροι, οἳ περ ἔμειο
ὀπλότεροι γεγάασι πεποιθασίν τε βίηφιν.

Les jeunes joueront de la lance, puisqu'ils sont plus que moi
aptes à se battre et s'assurent dans leurs propres forces. (IV.324-5)

Nous retrouvons dans la conclusion de Nestor, pour désigner les jeunes gens, le même adjectif qu'employait déjà Ménélas à propos des Priamides. Ils sont ὀπλότεροι : « plus aptes à se battre »²³. En face, le vieil homme,

22. Cette formule revient régulièrement sur les lèvres du vieil homme : cf. IV.313 *sq.* ; XI.668 *sq.* ; XXIII.629 *sq.*

23. Chantraine note ainsi à propos de ce « comparatif différentiel », *op. cit.*, p. 809 : « il faut accepter l'explication des Anciens qui partent du sens de "capable de porter les armes, vigoureux" ».

lui, s'il est « expert aux combats » (310), n'y a plus sa place les armes à la main, mais seulement le conseil aux lèvres²⁴.

La force des idées

Reprenons l'épisode du Chant VIII où Diomède sauve Nestor, égaré sur le champ de bataille. Le fils de Tydée, comme Agamemnon plus tôt, ne voit dans la vieillesse que l'ennemie de la βίη. Pourtant, contre toute attente, c'est finalement le fils de Nélée, tout vieux qu'il est, qui leur permet d'échapper au trépas sous les coups d'Hector. En effet, le premier, il saisit les signes envoyés par Zeus, quand Diomède, tout à sa vaillance, ne les reconnaît pas (cf. 139-40). La lucidité du vieux soldat s'avère au bout du compte aussi nécessaire que la vigueur de Diomède pour assurer le salut des deux héros.

Mais, en réalité, c'est au conseil et non à la guerre qu'un vieil homme est en droit de se faire une gloire de son âge. Ainsi, au Chant IX, alors que les Grecs discutent de ce qu'il convient de faire, maintenant que Zeus donne l'avantage aux Troyens, Nestor prend le dessus sur Diomède précisément, pour qui seule importe la vaillance, l'ἀλκή, en lui opposant son grand âge (53-62). Il se vante ici d'être plus vieux que le fils de Tydée, dont il accentue encore la jeunesse par le superlatif d'un adjectif que nous commençons à bien connaître : Diomède, en effet, pourrait être son plus jeune fils (ὀπλότατος : cf. 57-8). Au conseil, c'est Nestor qui domine²⁵ :

Τοῖς ὁ γέρον πάμπρωτος ὑφαίνειν ἤρχετο μῆτιν
Νέστωρ, οὐ καὶ πρόσθεν ἀρίστη φαίνεται βουλή.

Pour eux le vieillard le tout premier commençait à ourdir les fils de son idée,
Nestor, lui dont avant aussi le conseil paraissait le meilleur. (IX.93-4)

Son idée, sa μῆτις, à ce moment-là, est de dépêcher une ambassade auprès d'Achille pour le convaincre de mettre un terme à sa colère. Auparavant, au Chant VII (323-5), la même formule introduisait son projet de remplacer le fils de Pélée, « le puissant rempart des Achéens contre la guerre cruelle » selon ses propres termes (I.283-4), par un mur élevé. Au

24. Nestor est très âgé et représente un cas extrême, mais même un héros simplement « grisonnant » (μεσαιπώλιος : XIII.361) comme Idoménée, qui reste très fort — on l'appelle « Sa Vigueur Idoménée » précisément (σθένος Ἰδομενῆος : XIII.248) — ressent les effets de l'âge (cf. XIII.481-6).

25. Sur le contraste entre Nestor et Diomède dans cette scène, voir Richard MARTIN, *The Language of Heroes: Speech and Performance in the Iliad*, Ithaca, 1989, p. 24-6. Agamemnon décerne régulièrement à Nestor la palme à l'assemblée (cf. II.370). L'orateur de Pylos a toujours une idée, une μῆτις, en tête (cf. 3.18).

conseil, Nestor l'emporte non par sa force, sa βίη, mais grâce à sa μήτις, à ses « idées ». Or on ne peut trouver puissance plus contraire à la force brutale. La βίη et la μήτις sont antinomiques. Leur affrontement est même « théogonique » si l'on en croit Hésiode²⁶. Ici, elles sont simplement aussi opposées que la jeunesse et la vieillesse. Les jeunes guerriers se fient à leur βίη. Nestor, lui, croit en la μήτις.

On voit bien dès lors l'étrangeté de la formule Πριάμοιο βίην, « la force de Priam », appliquée par Ménélas au vieux souverain (III.105). Identifier un vieillard par ses avis, ses idées, sa μήτις, voilà la norme. Mais non par sa vigueur ! L'Atride lui-même le désigne ensuite comme un vieil homme (III.109). Et nous apprenons un peu plus loin que l'âge précisément l'a écarté du combat²⁷ et cantonné au « Conseil des Anciens », où seuls brillent les discours (III.149-51). Sa force ne réside plus dans ses membres, mais dans sa « voix au son doux comme le lys » (cf. ὄπα λειριόεσσαν : III.152). Le parallèle avec Nestor est évident. Voici comment ce dernier nous est présenté pour la première fois dans l'*Iliade* :

Τοῖσι δὲ Νέστοω
ἡδυεπιῆς ἀνόρουσε λιγυρὸς Πυλίων ἀγορητῆς,
τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέειν αὐδή.

Devant eux Nestor
au suave langage se leva, l'orateur sonore de Pylos ;
depuis sa langue coulaient des accents plus doux que le miel. (I.247-9)

À eux deux, Nestor et Priam nous offrent dans l'*Iliade* le portrait vivant du bon roi idéal qui, dans la *Théogonie*, règle les conflits grâce aux dons oratoires qu'il a reçus des Muses. Les filles de μητιέτα Ζεὺς et de Mémoire « ont versé sur sa langue une douce rosée » (*Théogonie*, 83). « Heureux celui que les Muses chérissent : de sa bouche coulent de doux accents ! » (γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή : *Théogonie*, 96-7). Car c'est d'abord « de la bouche des Muses que coulent d'infatigables et suaves accents ; et elle sourit, la demeure de leur père, Zeus aux éclats puissants, quand la voix douce comme le lys des déesses s'épand » (*Théogonie*, 39-42 : cf. ὅπῃ λειριόεσση).

26. Sur la nature antinomique de la βίη et de la μήτις, cf. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, 1974, en particulier la deuxième partie, p. 61-125. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, l'affrontement de ces deux puissances fonde le mythe de souveraineté qui finira par asseoir Zeus sur le trône (cf. *Théogonie*, 886-900).

27. Voir aussi au Chant XXIV la scène célèbre entre Priam et Achille où le vieux roi commence par évoquer le souvenir de Pélée et se compare à lui : tous deux ont même âge et sont « au seuil maudit de la vieillesse » (XXIV.486-7).

La vieillesse confère au héros des talents « musicaux ». Lorsque Ménélas note qu'un vieillard sait rapprocher l'avenir du passé (III.109-10), il ne fait que prêter à Priam le talent naturel des Muses qui savent dire « ce qui est, ce qui sera, ce qui fut » (*Théogonie*, 38). En revanche, invoquer le vieux roi au nom de sa force, sa βίη, dont il est en réalité privé, et non pour son intelligence, sa μῆτις, qui, elle, s'affermit avec l'âge²⁸, reste un mystère.

Le style formulaire

Pour échapper à cette difficulté, la première explication qui vient à l'esprit tient évidemment à la nature formulaire de la langue homérique. Si l'on ne peut dire avec certitude dans quelles conditions l'*Iliade* et l'*Odyssee*, telles que nous les connaissons, ont été créées²⁹, on sait cependant, depuis les travaux de Milman Parry³⁰, que ces épopées tirent leur origine d'une poésie orale, composée et recomposée, tant pour le fond que pour la forme, par des générations d'aèdes. Fondé sur un travail de mémoire, le chant procède suivant des thèmes connus de tous et répète des « formules » ciselées par la tradition³¹.

Dès lors, il devient aisé d'expliquer les quelques tours apparemment incongrus que l'on relève dans les poèmes homériques, comme « l'irréprochable Égisthe », selon la traduction consacrée³², au début de l'*Odyssee* (1.29). Mais aussi, pourquoi pas, « Sa Force Priam » qu'invoque Ménélas. En effet, si l'on suit ce raisonnement, le fils d'Atrée emploie ici une « formule » dans laquelle le mot « force » n'a pas son sens propre, mais intervient, associé au nom de Priam, en fonction des impératifs syntaxiques et métriques du moment, pour désigner, sur ce ton plein de majesté propre à l'épopée, la personne du vieux roi.

28. Cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 23-4.

29. Ce n'est pas ici le lieu d'un débat sur la question homérique. Pour un résumé récent, voir par exemple Robert FOWLER, « The Homeric Question », *The Cambridge Companion to Homer*, Cambridge, 2004, p. 220-32.

30. À commencer par sa thèse, *L'épithète traditionnelle dans Homère : essai sur un problème de style homérique*, Paris, 1928.

31. Cf. Milman PARRY, *The Making of Homeric Verse : the Collected Papers of Milman Parry*, Oxford, 1971, en particulier p. 272.

32. Anne Amory PARRY a montré que cette traduction ne tient pas et que l'incongruité n'est qu'apparente: *Blameless Aegisthus : A study of AMYMΩN and other Homeric Epithets*, Leiden, 1973. Sur ce point, voir aussi Steven LOWENSTAM, « Irus' Queenly Mother and the Problem of the Irrational Use of Homeric Epithets », *Pacific Coast Philology* 16, n° 1, 1981, p. 39-47.

Pourtant, cette conclusion n'est pas entièrement satisfaisante. Comme l'a noté le fils de Milman Parry, Adam Parry³³, expliquer uniquement de la sorte les formules qui sont la matière même de la poésie homérique nous fait courir le risque d'ôter à cette dernière une large part de sa qualité littéraire en supprimant toute originalité ainsi que toute pertinence dans le choix des sujets, des thèmes et des termes, qui ne sont plus conçus que comme le produit des contraintes formelles et culturelles auxquelles l'aède est soumis³⁴. Les mots mêmes qui forment le texte sont menacés de perdre leur sens précis, tout particulièrement quand il s'agit des plus traditionnels d'entre eux, les épithètes formulaires³⁵. De sorte qu'il devient vite impossible de tirer un sens des jeux d'échos qui abondent, évidemment, dans une telle œuvre.

Mais en réalité, il est permis d'accorder une signification aux liens qui unissent les formules entre elles. Comme le note Pietro Pucci, « la répétition de vers et d'expressions peut faire sens par les effets intertextuels qu'elle produit »³⁶. Les formules ne sont pas des expressions génériques répétées selon la seule nécessité du mètre. Elles sont pertinentes au contraire. La notion de « thème » est ici essentielle³⁷. Loin d'être un obstacle à la richesse et à la qualité du chant, le jeu formulaire est leur instrument. Norman Austin retient la métaphore musicale pour décrire ces « éléments fondamentaux vers lesquels Homère revient encore et encore, comme

33. Adam PARRY, *The Language of Achilles*, Oxford, 1989.

34. La manière dont Adam Parry a résumé et introduit l'œuvre de son père fait elle-même l'objet de critiques : cf. Gregory NAGY, *Homeric Responses*, Austin, 2003, p. 60 *sq.* Reste que les jeux d'écho tissés par le jeu formulaire sont significatifs et méritent d'être relevés et étudiés. Pour d'utiles clarifications sur la perspective « oraliste », voir Albert Lord, *The Singer Resumes the Tale*, Ithaca, 1995, p. 1-95 ; voir aussi Richard JANKO, « The Homeric Poems as Oral Dictated Texts », *The Classical Quarterly* N.S.48, n° 1, 1998, p. 1-13 ; Gregory NAGY, *Greek Mythology and Poetics*, 1990, Ithaca-Londres, p. 18-35 et *Homeric Questions*, Austin, 1996, chapitre 1.

35. PARRY, *The Language of Achilles* cité, p. 254, note 99. Voir aussi p. 256-7, en particulier la note 105, sur l'idée qu'un épisode chasse l'autre.

36. Pietro PUCCI, *Ulysse polutropos*, Lille, 1995, p. 342 ; voir aussi p. 51-2. Sur « intertextualité » et « oralité », cf. NAGY, *The Best of the Achaeans* cité, préface à l'édition de 1999, p. XIV, § 22 *sq.* ; *Homeric Responses* cité, p. 8-19 ; Christos TSAGALIS, *The Oral Palimpsest*, Harvard, 2008.

37. Aux yeux de Nagy (*Homeric Questions* cité), cette conception ne contredit pas les conclusions qu'il juge les plus importantes des travaux de Parry et Lord. Pour Milman Parry, en effet, l'association de mots produisant une formule se fait en accord avec « un schéma de pensée donné » (*The Making of Homeric Verse* cité, p. 270), schéma que Nagy assimile à un thème précisément, contenu traditionnel à partir duquel s'élabore le chant nouveau. Quant à Albert Lord, la notion de « thème » est au centre de ses réflexions.

un compositeur de musique peut revenir encore et encore à sa gamme fondamentale et à ses thèmes »³⁸.

Si l'on adopte cette perspective, qui permet de tenir compte du rôle joué par la tradition dans la composition des poèmes homériques, sans pour autant priver ces œuvres de leur originalité³⁹ et de leurs qualités proprement littéraires, on ne peut plus aussi aisément écarter les apparentes impropriétés que présente parfois telle ou telle formule. Il est donc temps désormais de revenir à « la force de Priam », pour essayer de comprendre comment cette formule s'inscrit dans l'économie générale de l'œuvre. Son impertinence est-elle réelle ? Est-ce un simple titre de noblesse accordé à Priam par Ménélas, en accord avec le ton héroïque du poème, mais sans lien avec le contexte narratif ? Ou bien cette formule est-elle significative ?

Une formule archaïque

Notons d'abord que notre formule est, d'un point de vue formel, assez remarquable. Désigner un héros par sa vigueur est une pratique très ancienne. Elle remonte à l'indo-européen et l'on trouve des équivalents du tour associant un mot qui signifie la force à une épithète formée sur le nom du héros en sanskrit par exemple⁴⁰. Le caractère archaïque de cette formule⁴¹ explique donc qu'elle se présente, d'un point de vue linguistique, sous un jour particulier.

Milman Parry s'est d'abord intéressé aux noms propres, dont l'emploi fréquent ainsi que la fixité relative — un nom commun, lui, peut présenter de nombreux synonymes — rendait l'étude particulièrement pertinente, les variations constatées portant essentiellement sur les adjectifs qui les

38. Norman AUSTIN, *Archery at the Dark of the Moon: Poetic Problems in Homer's Odyssey*, University of California, Berkeley, 1975, p. 6.

39. Sur l'originalité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* par rapport aux autres poèmes du Cycle en particulier, voir par exemple Jasper GRIFFIN, « The Epic Cycle and the Uniqueness of Homer », *Journal of Hellenic Studies* 97, 1977, p. 39-53 ; et plus récemment Jonathan S. BURGESS, *The Tradition of the Trojan War in Homer & the Epic Cycle*, Baltimore-Londres, 2001.

40. Le linguiste José Luis GARCIA RAMÓN revient sur cette formule dans un article récent : « Homme comme force, force d'homme : un motif onomastique et l'étymologie du vieil irlandais *gus* », *Actes du Colloque de travail de la Société des Études Indo-Européennes*, Paris, 22-24 octobre 2004, Georges-Jean PINAULT et Daniel PETIT (éd.), Paris, 2006, p. 79-93. L'ouvrage de référence reste celui de Rüdiger SCHMITT, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, 1967, p. 109-11. La variante consistant à employer le génitif du nom du héros lui-même est moins archaïque : *ibid.*, p. 110, note 670.

41. G. S. KIRK parle d'un « idiome ancien » : *The Iliad: A Commentary*, Vol. I, Books 1-4, Cambridge, 1985, p. 226, à propos de Il.658.

accompagnent. Syntactiquement, ces formules se présentent toujours de même : le nom du héros est qualifié par une épithète et forme avec elle une dénomination plus ou moins caractéristique. Parry distingue ce qu'il appelle les « épithètes génériques », qui s'appliquent à divers personnages, et les « épithètes spéciales », qui ne vont qu'à un seul héros.

Dans le cas de « la force de Priam » toutefois, le tour est différent. Le terme qui note la qualité attribuée au héros et qui sert habituellement d'épithète dans la formule est ici le substantif : βίη; et c'est le nom du héros, Πριάμοιο, qui remplit les fonctions d'une épithète. L'équivalence syntaxique entre le génitif déterminatif et l'épithète correspondante apparaît clairement dans la formule originale appliquée à Héraklès où les deux tours se côtoient : βίη Ἡρακλῆος, avec le nom du héros au génitif, alterne avec βίη Ἡρακλεΐη, où un adjectif formé sur Héraklès sert de qualificatif. Gregory Nagy a travaillé sur cette formule⁴². Il note comment, à travers cette périphrase, c'est la force elle-même, la βίη, qui apparaît comme l'un des éléments essentiels de l'épopée d'Héraklès⁴³ et, plus généralement, comme un « thème épique traditionnel » à partir duquel s'organise la composition. La formule βίη Ἡρακλεΐη a donc un sens. Est-ce dû seulement au fait qu'appliquée à Héraklès nous l'avons sous sa forme originale ? Pour l'avoir déjà croisée à propos de Diomède et de Priam, nous savons qu'elle n'est pas « spéciale » selon les critères de Milman Parry. Pourtant, elle n'a rien non plus de « générique ». Elle est au contraire tout à fait significative.

Comme le remarque Gregory Nagy, ce n'est pas un hasard si cette formule se retrouve d'abord appliquée à des héros dont le nom même rappelle celui d'Héraklès et, à travers lui, le κλέος épique. En effet, dans l'*Iliade*, c'est Patrocle, Πατροκλῆς, qui mérite, par deux fois, d'être identifié par sa force, alors que son meurtrier et les armes d'Achille occupent le devant de la scène. Au Chant XVII d'abord, Hector s'apprête à revêtir l'armure dont il a dépouillé le compagnon d'Achille, « Sa Force Patrocle », après l'avoir tué (Πατρόκλοιο βίην : cf. 184-7). Mais ce trophée sera bientôt sa propre ruine (cf. 188-211) et, au Chant XXII, Achille, tout à sa vengeance, n'a d'yeux précisément que pour ces armes que le Priamide a arrachées à son ami (XXII.323 = XVII.187). Que l'*Iliade* insiste ainsi sur le fait qu'Hector a tué « Sa Force Patrocle » n'est pas fortuit. Non seulement cette mention, pour la forme et les sonorités, correspond de très près à

42. Cf. NAGY, *The Best of the Achaeans* cité, p. 318-9.

43. Le nom Ἡρακλῆς est lui-même composé à l'aide du mot κλέος, qui désigne traditionnellement chez Homère à la fois la gloire du héros, mais aussi, au-delà, le chant même qu'inspirent les Muses au poète : les κλέα ἀνδρῶν (cf. IX.189).

la formule originale appliquée à Héraklès, mais elle fait aussi sens dans l'économie générale du poème. En effet, si elle grandit l'exploit du fils de Priam, elle l'inscrit surtout dans l'affrontement attendu entre le « meilleur des Achéens », Achille, et le meilleur des Troyens, Hector, affrontement qui, dans l'épopée, doit justement être décidé par la force (XV.613-4: βίηφι). C'est « pour avoir eu trop confiance en sa force qu'Hector a perdu son peuple » (XXII.167: βίηφι). Leur duel se fera « force contre force » (ἐναντίβιον: XXII.223). La violence à laquelle s'abandonnera Achille en outrageant la dépouille de son adversaire donnera raison à Polydamas, qui craignait que la mort de Patrocle aux mains d'Hector ne réveille « le cœur fort à l'excès » du fils de Pélée (θυμὸς ὑπέρβιος: XVIII.262). C'est le visage blâmable de la βίη, comme en témoignent les critiques que formule Apollon contre l'attitude d'Achille à la fin de l'épopée⁴⁴.

Autre héros dont le nom rappelle Héraklès, Étéocle (Ἐτεοκλής) fait une brève apparition au Chant IV. Agamemnon, pour exciter Diomède au combat, lui oppose le souvenir de Tydée, son père, si brave et si fort. Le compagnon de Polynice, porteur d'un message de son camp, s'est rendu, seul, dans la demeure où régnait « la force d'Étéocle » (IV.396). La conclusion de l'Atride est éclairante et donne tout son sens à l'emploi de cette formule: Diomède vaut moins que Tydée au combat, s'il est meilleur à l'assemblée (IV.399-400). Nous retrouvons bien ici les termes de l'opposition traditionnelle entre la force et l'idée.

Enfin, dans l'*Odyssee*, c'est Iphiklos que désigne ce tour (XI.290; XI.296), avec ici deux jeux de mots supplémentaires. D'abord, s'il s'agit ici du fils de Phylakos⁴⁵ et non d'Iphiklès, fils d'Amphitryon et frère d'Héraklès, l'homonymie présente dans l'épithète, elle, renforce la pertinence de la formule. Mais surtout, ce personnage est doublement fort, son nom même étant formé à partir de ἴφι, instrumental de ἴς, doublon de βίη. Le pléonasma est comparable à celui que l'on relève au vers 332 de la *Théogonie* où Héraklès est appelé « la vigueur de la force d'Héraklès » (ἴς [...] βίης Ἡρακληείης). La formule est donc ici particulièrement appropriée.

Dans tous ces exemples, il est aisé de voir comment le jeu formulaire permet d'expliquer l'usage de cette périphrase à la fois expressive et significative. Mais qu'en est-il des personnages dont le nom ne rime pas avec celui du fils de Zeus? Si l'on peut encore faire jouer les impératifs métriques pour expliquer le choix de cette formule particulière, on ne sera

44. Cf. XXIV.32-54; en particulier la comparaison des vers 39-44.

45. Il apparaît brièvement dans l'*Iliade* à l'occasion du catalogue des vaisseaux (II.705). Pour plus de détails sur ce personnage, cf. Timothy GANTZ, *Early Greek Myth*, Baltimore-Londres, 1993, vol. I, p. 185-7 (trad. *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris, 2004).

plus en mesure de faire entrer la composition de leur nom dans le sens qu'on lui attribue. Et, dès lors, le risque d'impropriété grandit considérablement. Mais en réalité, il n'en est rien.

Mise à part « la force de Priam » que convoque Ménélas au Chant III et qui pose problème, les autres emplois de cette formule dans l'*Iliade* viennent à propos. Ainsi celui qui concerne Diomède au Chant V, en pleine ariste (780-3) : « le puissant Diomède » (κρατερός Διομήδης : 143, 151, 251, 286, 814) est la force incarnée, βίη Διομήδεος (781). Au Chant XIII (758, 770, 781), cette formule concerne un fils de Priam, Hélénos, connu pour être « de beaucoup le meilleur des devins » (VI.76), un homme qui comprend le vouloir des dieux (VII.44-5). Mais ici, il est d'abord l'un des champions troyens partis à l'assaut du rempart qui protège le camp achéen (XII.88-95), le meurtrier de Déiπyre (XIII.576-80), l'adversaire malheureux, mais courageux, de Ménélas, qui le blesse à la main à l'issue de leur duel (581-601). Citons encore « la force d'Énée », appelée à remplacer à la tête de Troie la race de Priam (XX.306-8). Ou « la force de sire Teucros »⁴⁶ (XXIII.859), qui se lève afin de prendre part au concours de tir à l'arc organisé par Achille en l'honneur des funérailles de Patrocle et décoche le premier trait « puissamment » (ἐπικρατέως : 863). Tous ces usages sont manifestement pertinents.

Enfin — c'est pour nous l'emploi le plus intéressant, car placé dans la bouche du même Ménélas qui convoquait tantôt « la force de Priam » —, au Chant XVII, l'Atride affronte Euphorbe autour du cadavre de Patrocle. Ce jeune Troyen fut le premier à lancer sa pique dans le dos du fils de Ménétiος, désarmé par Apollon, avant de prendre la fuite son forfait accompli (XVI.806-15). Il se vante de cet « exploit » devant Ménélas (XVII.14-5). Or Euphorbe rappelle la figure de Pâris⁴⁷, autre éphèbe meilleur aux jeux qu'à la guerre, autre combattant de loin plutôt que de près, autre ennemi juré de Ménélas, instrument surtout de la mort à venir d'Achille quand Apollon dirigera son trait fatal sur le talon du Péléide. De même, son frère, Hypérénor, que Ménélas a tué à la fin du Chant XIV (516-9), était lui aussi un jeune homme prompt à outrager le fils d'Atrée. Il est donc tout naturel que la réponse de l'Atride à Euphorbe (XVII.19-32) fasse écho à sa tirade du Chant III (les vers 106-8 en particulier),

46. Teucros, s'il est expert à l'arc, est aussi un homme fort et vaillant : cf. XIII.314.

47. Sur ce parallèle, cf. Richard JANKO, *The Iliad : A Commentary*, Vol. IV, Books 13-16, Cambridge, 1992, p. 414. Les arguments en faveur du rapprochement entre Euphorbe et Pâris me paraissent bien plus forts que ceux qui les séparent ; pour le sentiment contraire, cf. William ALLAN, « Arms and the Man : Euphorbus, Hector, and the Death of Patroclus », *Classical Quarterly* N.S. 55.1, 2005, p. 1-16 (avec une bonne bibliographie).

notamment dans la critique qu'il livre de la jeunesse troyenne, vantarde et livrée aux excès (XVII.29 ; voir aussi 23)⁴⁸, puérole et sottise également (cf. *νήπιος* : 32). Pourtant, cette fois, force et jeunesse sont bien associées dans la bouche de Ménélas (24-5). La fougue accompagne Euphorbe et Hypérénor (cf. 20-3 et 29), deux jeunes guerriers, comme il se doit, et non un vieillard. Les formes sont respectées ; la formule aussi.

Nous ne pouvons toutefois pas encore conclure que le cas de Priam est bien à part. Pour être complets, il nous faut d'abord procéder au relevé des différentes formules qui, reposant sur d'autres substantifs que *βίη*, mais synonymes de ce dernier, se substituent, en fonction des impératifs métriques, à l'objet de notre étude. C'est là la règle du jeu formulaire. Trois termes sont concernés : *ἰς*, *σθένος* et *μένος*. Comme je l'ai dit, la synonymie n'est pas parfaite. Ainsi, outre que seul le mot *βίη* comporte régulièrement une idée de violence et de contrainte et présente la force sous ses deux visages, l'un louable, l'autre blâmable, il n'est jamais employé pour décrire la force d'un élément naturel, mais toujours d'un homme ou d'un animal. Au rebours, ce sont là des emplois courants pour ces autres termes, qu'il s'agisse de la force du vent (XV.383 ; XVII.739 ; etc.), d'un fleuve (XXI.356 et 383), de l'océan (XVIII.607 ; XXI.195), du soleil (XXIII.190 ; 10.160 ; 12.175-6), d'un astre (XVIII.486). En outre, plutôt que d'y lire une figure de style, on peut souvent comprendre ces expressions littéralement. Autrement dit, ces tours n'ont pas tout à fait la même solennité que la formule d'origine.

Ils trouvent toutefois des usages comparables, appliqués à divers héros effectivement forts et généralement dans des contextes où cette qualité est mise à l'épreuve. Un seul, pour les sonorités, rappelle le nom d'Héraclès : au Chant XVI de l'*Illiade*, nous découvrons l'histoire de « Sa Puissante Fougue Échéklès » (189). Mais nous croisons aussi « Sa Vigueur Idoménee » (XIII.248) dans ce qui forme la longue aristie du roi crétois. Au Chant XIV, quand Ajax l'a atteint d'un jet de pierre, « bien vite Sa Fougue Hector est tombé par terre, dans la poussière » (418). Lors des jeux en l'honneur des funérailles de Patrocle, Ulysse et Ajax s'affrontent à la lutte. Aucun des deux n'a l'avantage. Si Ulysse n'est pas capable d'amener Ajax à terre, le fils de Télamon ne l'est pas davantage : « Sa Puissante Force Ulysse tenait bon » (XXIII.720)⁴⁹. Enfin, toujours à l'occasion de ces jeux, on nous parle de « Sa Grande Vigueur Éétion » (XXIII.827), tué au combat

48. Sur les reproches qu'adresse Ménélas aux « Troyens insolents », voir aussi XIII.620 *sq.*

49. Étant donné la place de l'adjectif *κρατερή*, on peut être tenté d'en faire plutôt un attribut, ce qui pourrait donner en français : « Sa Force Ulysse résistait puissamment ».

par le divin Achille aux pieds infatigables qui lui a ravi l'énorme bloc de fer que doit désormais lancer « Sa Puissante Fougue Léontès » (837) s'il veut remporter le concours⁵⁰. Rien d'impertinent dans ces désignations : tous ces héros sont vigoureux et s'illustrent dans des contextes où la force prime.

Nous trouvons en outre une mention notable de « la vigueur d'Hector » dans la bouche d'Achille. L'Atride est incapable de contenir « la vigueur d'Hector meurtrier » (IX.351). Ici, l'expression est plus aisément rendue par un tour littéral que par la formule consacrée (« Sa Force Hector »). Comme quand au Chant VII Apollon propose d'exciter « la puissante fougue d'Hector dompteur de cavales » (38) pour qu'il lance un défi aux preux du camp grec, on peut entendre cet exemple plus proprement. Hector est bien désigné par sa force, mais le fait que le nom du héros soit lui-même accompagné d'une épithète traditionnelle déplace l'accent du substantif vers son complément, de la vigueur vers son détenteur⁵¹. Ce glissement devient complet quand la force se trouve associée dans un hendiadys avec les bras du héros et ne rentre donc plus vraiment dans la dénomination qui nous intéresse (XVIII.638)⁵².

Pour finir, si nous relevons les exemples présents dans l'*Odyssee*, il apparaît que, par rapport à l'*Iliade*, l'usage de cette formule est un peu galvaudé. Ainsi, on trouve pas moins de sept occurrences de « Sa Sainte Force Télémaque » (2.409 ; 16.476 ; etc.) et onze de « Sa Fougue Alkinoos » (parfois « sainte » elle aussi, parfois non : 7.167 ; 8.2 ; etc.). À deux lettres près, celle-ci revient même une douzième fois pour désigner Antinoos

50. Juste après a lieu le concours de tir à l'arc auquel participe « la force de sire Teucros » (XXIII.859).

51. De la même manière, au Chant XI, les deux mentions de « la fougue de l'Atride » (μέγος Ατρείδου : 268 et 272), faisant l'économie du nom du héros proprement dit, Agamemnon, ne me semble pas relever de notre formule. Au Chant XXI, le fleuve Scamandre propose à son frère le Simoïs de l'aider à contenir « la vigueur du héros » (308-9), mais ne mentionne pas nommément Achille. Citons encore, parmi ces exemples un peu à part, les deux emplois de « la fougue d'Arès » (XVIII.264 et 16.269) où l'expression est mise pour « la guerre, le combat ». Le contraste est net avec cet autre exemple divin mettant en scène « Sa Force Héphaïstos » au moment où il délivre des rets infrangibles qu'il a forgés son épouse infidèle, Aphrodite, et son amant, Arès (13.359). Ici c'est bien la vigueur du dieu (celle de ses bras comme de ses idées) qui est mise en exergue face à la déloyauté de sa femme.

52. Voir aussi VII.309 : Hector, à l'issue de son duel avec le fils de Télamon, a échappé à « la fougue et aux bras intouchables d'Ajax ». On voit bien ici les jeux d'échos que produit le style formulaire : le duel s'ouvrirait sur Apollon excitant la fougue d'Hector (VII.38) et se clôt sur Hector échappant à la fougue d'Ajax. La boucle est bouclée.

(18.34). Reste que Télémaque et Antinoos sont jeunes et vigoureux. La brutalité et la violence des prétendants sont bien connues (cf. ὑπέρβιον: 14.92; 14.95; 16.315; 16.410). Télémaque, lui, a hérité la vigueur de son père, comme le prouve le fameux concours de tir à l'arc (cf. 21.126-7)⁵³. Alkinoos enfin, s'il est plus âgé, n'est nulle part décrit comme un vieillard.

Une fois tous les exemples disséqués, notre étrange formule, « la force de Priam », reste donc seule inexplicquée, voire, en apparence, inappropriée. On peut bien avancer qu'elle seule repose uniquement sur les contraintes formulaires, qu'elle seule n'a pas de « sens ». Mais ce n'est guère convaincant. Mieux vaut donc considérer que Ménélas choisit bien ses mots.

Le chasseur noir

Au Chant III, le discours de l'Atride est bâti autour de l'opposition entre Priam et ses fils. Sans doute le moment est-il venu de nous intéresser à eux. En effet, si la formule « Sa Force Priam » est inattendue, le paradoxe ne fait que croître quand le fils d'Atrée décrit les fils du souverain troyen.

De la force, de la vaillance des Priamides, apanage traditionnel de la jeunesse, Ménélas ne fait nulle mention. Ils sont jeunes, assurément, mais leur âge n'est pas le gage ici d'une fougue guerrière, d'un bras puissant : il n'est question que de leur esprit, bien léger (III.108). On ne peut se fier à eux : ils sont « arrogants et déloyaux » (III.106). Ce sont là des traits qui ne se rapportent pas à la force, mais à la ruse au contraire. La βίη est régulièrement condamnée dans l'*Iliade* lorsqu'elle se fait violence. Mais ici, c'est bien plutôt l'idée, la μῆτις, qui est en cause quand elle se montre infidèle et trop sûre d'elle⁵⁴. Priam est convoqué au nom de sa force, ses fils dénoncés pour leurs dangereuses idées : c'est le monde à l'envers !

Le premier visé par Ménélas est évidemment Pâris. Nous pourrions donc nous dire que nous avons affaire aux railleries d'un mari en colère. Mais le ton paraît bien solennel. Ménélas est un personnage grave. Il tient régulièrement pour l'honneur, la vertu, le droit même, la θέμις⁵⁵. Ramener

53. Les prétendants sont les premiers à reconnaître qu'il s'agit là d'une épreuve de force dans laquelle le souvenir des exploits d'Ulysse sert de référence (21.91-4). Eurymaque, dépité, le confirme un peu plus loin : « Je suis confus que pour la force (βίης) nous soyons si inférieurs | au divin Ulysse, puisque nous sommes incapables de tendre | l'arc ! » (21.253-5).

54. Cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 23-4.

55. Cf. XIII.620-39; XXIII.570-85. C'est en particulier l'interprétation que donne de ce personnage Philippe ROUSSEAU, pour qui il incarne la légitimité et le souci de cohésion de la communauté : « Le deuxième Atride : le type épique de Ménélas dans l'*Iliade* », dans Évelyne GENY et Marie-Madeleine MACTOUX (éd.), *Mélanges Pierre Lévêque* vol. 5,

la pertinence de ses propos à la simple jalousie n'est pas suffisant. En outre, dans l'épopée, les discours des héros doivent être ratifiés par les événements — et donc, en dernier ressort, par le Ciel qui décide de leur issue — pour avoir du poids ; sinon, ils restent un vain mot. Or, loin de ne trouver confirmation que dans le ressentiment de l'Atride envers Alexandre, les attaques de Ménélas s'appuient sur de nombreux jeux d'écho dans le reste de l'*Iliade*.

Car Pâris est effectivement dénué de force et de vaillance. Ce n'est pas là seulement une injure de son rival. Hector même le lui reprochait tantôt : à le voir si beau, on se figure un preux, « alors qu'au fond de lui, il n'est force ni vaillance ! » (οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν οὐδέ τις ἀλκή : cf. III.43-5 ; voir aussi VI.521-3). L'apparence est trompeuse. Sous son éclatante beauté, c'est un fanfaron sans vigueur ni courage. Il n'aime pas l'épreuve de force. Pire, quand il participe à la bataille, il préfère agir en traître. Ainsi, au Chant XI, « embusqué », il ne « bondit hors de sa cachette » (ἐκ λόχου ἀμπήδησε : 379) qu'une fois Diomède cloué au sol par sa flèche⁵⁶. C'est pourquoi, aux yeux du fils de Tydée, ses « vantardises » (379, 388) sont autant d'enfantillages et méritent le mépris :

Τοξότα λωβητήρ κέρα ἀγλαὰ παρθενοπίπα
εἰ μὲν δὴ ἀντίβιον σὺν τεύχεσι πειρηθείης,
οὐκ ἂν τοι χραίσμησι βιὸς καὶ ταρφέες ἰοί.

Ah ! l'archer ! l'insulteur ! l'homme fier de son arc ! le lorgneur de fille !

si tu me venais tâter face à face, en armes,

ce n'est plus ton arc, ta provision de flèches qui te serviraient de rien. (XI.385-7)

Ici s'affrontent le héros hors des lignes, ancêtre de l'hoplite, et l'archer. Cette opposition est classique⁵⁷. Pâris est le prototype du « chasseur noir » décrit par Pierre Vidal-Naquet dans son célèbre article : c'est un « éphèbe inachevé »⁵⁸. Aux yeux de Diomède, il agit en gamin insensé (388-90). Il

Besançon, 1990, p. 325-54 ; « Remarques complémentaires sur la royauté de Ménélas », dans Michel WIRONOFF (éd.), *L'univers épique*, Paris, 1992, p. 57-79 ; voir aussi sa thèse « Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή : Destin des héros et dessein de Zeus dans l'intrigue de l'*Iliade* », Lille, 1996.

56. Cette scène évoque évidemment la manière dont Pâris, aidé d'Apollon, tuera plus tard Achille, même si l'*Iliade* ne raconte pas directement la mort du Péléide.

57. Cf. Sophocle, *Ajax*, 1120-3 ; Euripide, *Héraklès*, 151-64 : même la valeur d'un héros aussi fort qu'Héraklès devient suspecte, dès lors qu'il se bat avec un arc. Voir Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, 1981, p. 169, note 76.

58. Pierre Vidal-Naquet ne prend pas Pâris pour exemple dans l'article original (*Le chasseur noir* cité, p. 151-76), mais il le fait dans *Le monde d'Homère*, Paris, 2000, p. 107-8.

ne se bat pas en héros : il épie, il chasse son adversaire. Et non comme un chasseur valeureux qui agit en plein jour, muni d'une pique, et affronte sa proie de face⁵⁹ : Alexandre est un chasseur à l'affût⁶⁰, qui piège ses ennemis. Il ne se fie pas à la force, mais à la ruse⁶¹, à la face sombre de la μήτις. Là où un brave rencontre l'ennemi au « corps à corps », « force contre force » (ἀντίβιον : 386), et « en armure », Pâris, lui, préfère se battre de loin, avec « un arc et des flèches » (387). Dans l'*Iliade*, c'est le signe certain qu'il ne compte pas parmi les preux.

Car les archers n'ont pas bonne réputation dans l'épopée d'Achille, héros fort entre tous, ennemi de la fourbe et du mensonge (cf. IX.308 *sq.*). À l'issue du duel entre Ménélas et Pâris, c'est Pandare, l'archer expert (V.245), qui vient confirmer toutes les préventions de l'Atride à l'égard de ses adversaires. En rompant la trêve et en tentant de tuer Ménélas d'une flèche, le fils de Lycaon ratifie le discours du fils d'Atrée : ce sont bien les Troyens qui « les premiers, en passant outre, ont ruiné le pacte loyal » (IV.236 ; cf. IV.67, 72 et 155), ainsi que Ménélas le craignait dans notre extrait (III.107). De plus, non contents de frapper en traître, tels des chasseurs en embuscade — l'arc même de Pandare est le produit d'une telle chasse (IV.105-11) —, les archers manquent de courage (cf. XIII.713 *sq.*). Confiants non dans leurs propres forces, mais dans leurs arcs, ils tirent « depuis l'arrière », « sans être vus ». L'oubli est leur arme. Ils font perdre à l'adversaire la mémoire de son ardeur au combat. Bref, ils sont une menace pour l'héroïsme même. L'arc est une arme maudite. Au Chant V, Pandare se fie au sien (205). Pourtant, une fois le fils de Lycaon isolé sur le champ de bataille face à Diomède furieux, son arc ne lui sert plus à rien (205, 214-6). Énée le lui dit bien : pour affronter le fils de Tydée, il faut lutter « force contre force » (ἀντιβίην : 220), les armes à

59. Pour un exemple classique dans l'*Iliade* même, on relira la légende de Méléagre que raconte le vieux Phénix lors de l'ambassade (IX.524 *sq.*). Cf. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir* cité, p. 170.

60. Sur ce point, voir VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir* cité, p. 169 *sq.*

61. Sur les affinités entre la μήτις et la chasse ou la pêche, arts de tendre des pièges, de prendre dans des rets, cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 35-40, 52-4, 230-1. Diomède participe lui aussi à un épisode que l'on a comparé à une chasse nocturne : la Dolonie (cf. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir* cité, p. 159-60). Dans la pensée archaïque, chasser en usant de μήτις n'est pas un crime en soi. Ce n'est que lorsque la ruse agit sans vigueur et fait ombrage à la valeur qu'elle mérite le blâme, et non systématiquement. Idoménée, au Chant XIII, fait l'éloge de « l'aguet auquel participent les héros » (λόχος ἀνδρῶν : 285 ; voir aussi 277) et qui regroupe tous les meilleurs soldats (πάντες ἄριστοι : 276), « l'aguet » où brille la valeur et où se distinguent le lâche comme le brave (277-8). Seule la manière dont Pâris pratique les embuscades, les λόχοι, est blâmable.

la main. Pandare renonce donc à son arc et adopte « la lance aiguë » (238, 279) d'un véritable guerrier. Mais c'est évidemment Diomède le plus fort à ce jeu-là. Pandare, lui, y laisse la vie (275-96) : on ne s'improvise pas héros hors des lignes.

Certes, tous les archers ne sont pas sans valeur. Dans l'*Illiade*, il en est un qui se distingue particulièrement, Teucros, qui a reçu son arc d'Apollon en personne⁶². Au Chant XV, il forme avec son frère Ajax la dernière ligne de défense face aux Troyens lancés à l'attaque des nefs. Mais, si ses traits déciment l'ennemi (442-53), ils ne peuvent rien contre Hector lui-même : Zeus intervient et brise la corde de son arc plutôt que de le laisser frapper le fils de Priam (458-70). Ajax alors recommande à son frère de quitter son rôle d'archer et d'endosser les armes d'un preux (472-83)⁶³. Cette transformation de l'archer, par ailleurs excellent, en valeureux guerrier est remarquable. Le fait de s'armer est opposé à l'usage de l'arc. Teucros doit quitter ses flèches pour pouvoir devenir un champion en armure, muni d'une « vaillante pique » (482) dont le maniement repose sur la vigueur des bras (474). Dans sa forme, cette scène d'armement est typique, mais le contexte en est remarquable. En particulier si on la rapproche de celle qui voit Pâris se harnacher pour son duel avec Ménélas.

Au début du Chant III, le Priamide n'est pas armé en guerrier, quand bien même il apparaît en première ligne (16-20). Son équipement est disparate : il porte à la fois les armes d'un preux (épée, piques⁶⁴) et celles d'un archer. Il n'a pas de jambières, ni de bouclier. Nulle mention d'un casque, ni d'une cuirasse. Il est armé à la légère et couvert d'une peau de panthère qui nous renvoie clairement à l'univers de la chasse. En outre, son attitude est comparable à celle d'un archer et non d'un véritable guerrier. Car son cœur ne tient pas quand il faut lutter de pied ferme⁶⁵. Dès que Pâris voit Ménélas bondir à terre pour l'affronter (29), son cœur est frappé de crainte

62. Cf. XV.440-1. L'*Illiade* fait, en passant, une autre exception pour « Philoctète expert à l'arc » (II.718), qui tient son arme d'Héraklès, et ses hommes « experts à l'arc pour combattre avec force » (τόξων εὖ εἰδότες ἰφὶ μάχεσθαι : II.720) — formule qui ressemble à un oxymore. C'est que, traditionnellement, Philoctète est un archer valeureux qui déteste la ruse et le mensonge : cf. Sophocle, *Philoctète*, 254-458.

63. En temps normal, Teucros profite de la protection que lui offre le fameux bouclier de son frère pour se battre avec son arc en première ligne : c'est l'équivalent d'une chasse vaillante, cf. VIII.266 sq.

64. Kirk note que la mention de deux piques est curieuse et qu'il ne s'agit peut-être pas là de la lourde pique du guerrier qui ne quitte pas sa main, mais de javelines destinées à être lancées : *op. cit.*, (*supra*, n. 41), p. 268. Il revient aussi sur la surprise que produit l'accroissement de Pâris (p. 267-8).

65. Cf. XIII.713.

(31). Terrifié par l'Atride, Alexandre va se réfugier dans les rangs troyens (36-7). Il faut les railleries d'Hector pour le convaincre d'affronter Ménélas en duel (38-57). Quant à la scène d'armement qui précède le combat, elle vient confirmer l'impression de départ. Alors que Ménélas, depuis le début du Chant, est « en armes » (29), comme tout héros qui se respecte, même s'il fait alors des préparatifs supplémentaires (339), Pâris, lui, jusque-là, ne se présentait pas en preux. Teucros tantôt n'avait besoin que d'un bouclier, d'un casque et de sa pique. Alexandre, lui, doit tout revêtir (328-38). Pire, il lui faut même emprunter la cuirasse de son frère Lycaon (333), car il est venu se battre sans ! Ce n'est qu'après que le Priamide fait vraiment figure de guerrier. Lui et Ménélas offrent un spectacle terrifiant (340-3). Néanmoins, même alors, dans le cas d'Alexandre, il s'agit moins d'une réalité que d'une apparence. Le diagnostic d'Hector était juste. À le voir ainsi armé, on se figure un champion. Mais au fond, il n'est pas de force. Le Priamide s'est déguisé en valeureux héros le temps du duel, mais ce n'est pas là sa véritable nature. Sans surprise, le plus puissant est sans conteste Ménélas (92). Zeus même ratifie sa victoire (IV.13). Pâris, lui, ne doit la vie qu'à l'intervention d'Aphrodite, sa patronne (III.369-82).

Ce n'est pas un hasard si la seule qualité que Pâris semble tirer de sa jeunesse est sa beauté, ses talents de séducteur. Il ne se fie ni à ses forces, comme les jeunes guerriers qu'envie Nestor, ni aux bonnes idées, celles qui sont fermes, fidèles, salutaires : lui s'en remet à son éclatante beauté (cf. VI.510), aux « dons charmants d'Aphrodite d'or » (III.64). Qui se ressemble s'assemble : Pâris est « sans force ni vaillance » (III.45) ; Aphrodite également (cf. ἄναγκις θεός : V.331). En revanche, tous deux brillent par la ruse, la tromperie, la séduction. Privés de vigueur, sans βίη, ils se fient à la μῆτις. Mais ce n'est pas celle de Nestor, ni celle de Priam, sage, pondérée, dense. La leur est légère, instable, infidèle.

Les dons charmants d'Aphrodite

Quand Hector reprend son frère au début du Chant III (39-57), toute son ire est dirigée contre la beauté trompeuse et suborneuse de Pâris : elle fait croire à sa valeur quand Alexandre est « sans force ni vaillance », elle conquiert les femmes de familles guerrières et vaut aux Troyens la ruine. Mais au combat, les dons d'Aphrodite ne servent à rien (54-5). L'apostrophe révélatrice par laquelle Hector invective son frère revient au Chant XIII (III.39 = XIII.769), quand il part en quête des preux pour monter à l'assaut :

Δύσπαρι εἶδος ἄριστε γυναιμανὲς ἠπεροπευτὰ
ποῦ τοι Δηΐφοβός τε βίη θ' Ἑλένοιο ἄνακτος...

Ah ! Pâris de malheur ! premier pour la beauté, fou de femmes, séducteur !
où donc sont Déiphobe et la force de sire Héléno ? (XIII.769-70)

Le contraste est très marqué entre Pâris et les héros que recherche Hector : aux yeux de son frère aîné, il incarne tout le contraire de « la force de sire Héléno » alors même qu'il le trouve au combat. Certes, Alexandre se défend. Mais tout au plus peut-il répondre que sa mère n'a pas enfanté en lui un homme « entièrement privé de vaillance » (776). Ce qui, dans sa bouche, n'est pas une litote. Il vient de reconnaître qu'en d'autres occasions il s'écarte davantage du combat. L'euphémisme réside plutôt là.

Certains tiennent qu'Hector est injuste ici et Pâris poli dans sa réponse⁶⁶ : après tout, pour l'heure, il est bien au front ! Ce n'est évidemment pas faux. Mais il me semble que le véritable sens de cette scène est ailleurs. À la différence d'un Achille, d'un Diomède ou encore d'Hector lui-même, Pâris insulté ne réagit jamais avec indignation ni véhémence⁶⁷. Au Chant III, il donnait raison à son frère (59-75) ; un peu plus tard, il éludera les sarcasmes d'Hélène (438-46) ; au Chant VI (333-41), quand Hector croit qu'il boude après sa défaite contre Ménélas⁶⁸, il acquiesce à nouveau ; ici, sa défense est conciliante. Cependant, cette attitude ne tient pas seulement au charme aimable du personnage, mais au fait qu'il est profondément éhonté : il ignore tout de la vergogne, νέμεσις, cette honte mêlée de colère que l'on éprouve face au regard désapprouvateur d'autrui (335), comme de la pudeur, αἰδώς, le sentiment intime de l'honneur, la « conscience ». Hélène, confrontée aux malheurs qu'elle a causés autour d'elle, le déplore (cf. 350-1). Ménélas avait vu juste : au lieu d'être ferme et constant (οὔτ' ἄρ νῦν φρένες ἔμπεδοι : 352 — littéralement, « bien posé sur le sol »), le cœur de Pâris « flotte en l'air » (φρένες ἠερέθονται : III.108). Le Priamide est insensible au sentiment de l'honneur. Or c'est pourtant cette αἰδώς qui prévient la fuite, qui permet de remporter la

66. Cf. JANKO, *The Iliad* cité, p. 141-2.

67. Pour Achille, cf. I.1 ; pour Diomède, IX.31-49 ; pour Hector, XVII.170-82.

68. À entendre Hector critiquer la « colère » (VI.326) de Pâris, nous pourrions croire qu'il le prend pour un nouvel Achille (cf. XVI.30-1 et 60-1) ! Mais son frère est bien incapable d'une telle indignation (VI.335). Sur ce point, cf. Lindalu COLLINS, « The Wrath of Paris: Ethical Vocabulary and Ethical Type in the *Iliad* », *The American Journal of Philology* 108, n° 2, 1987, p. 220-32.

gloire, et le secours que seule procure la vaillance, l'ἀλκή⁶⁹. Pâris n'est pas seulement le favori d'Aphrodite. Son absence de pudeur l'entraîne aussi sur les traces d'Hermès, dieu des voleurs⁷⁰ à la μήτις artificieuse (ποικιλομήτης) et vêtu d'effronterie (ἀναιδείην ἐπιειμένος)⁷¹. Car ces deux divinités partagent de nombreux traits, en particulier leur goût pour la fourbe et la séduction.

Le substantif ἥπεροπευτής mérite d'être relevé. Il désigne un trompeur, un séducteur, un suborneur. Pâris en est un : ἥπεροπευτά lui lance régulièrement Hector, dernier terme de l'apostrophe formulaire et résumé du personnage⁷². Hermès aussi : ἥπεροπευτὰ δολοφραδές, « séducteur qui n'a que la ruse en tête ! »⁷³ l'interpelle son frère Apollon. Quant à Aphrodite, au Chant V de l'*Illiade*, le puissant Diomède condamne chez elle ce même défaut :

Εἶπε, Διὸς θύγατερ, πολέμου καὶ δημοτῆτος·
ἦ οὐχ ἄλλις ὅτι γυναικας ἀνάγκιδας ἥπεροπεύεις;

Quitte, fille de Zeus, la guerre et le carnage !

Ne suffit-il pas que tu séduises des femmes sans vaillance ? (V.348-9)

On voit bien ici que les ἥπεροπευταί n'ont pas leur place dans la bataille (cf. 330-3). Ils sont terrifiés par la guerre (350-1). Leurs talents sont tout opposés à ceux d'un preux. Cypris ne se fie ni à la vigueur, ni à la valeur, mais à la fourbe⁷⁴. Elle ne cesse de suborner Hélène (III.399). Elle respire la ruse (III.405) et met ses armes aux services de ses favoris (III.402) : Pâris le « séducteur » n'en connaît pas d'autres. À eux deux, ils rendent la beauté même suspecte⁷⁵.

Le Priamide se comporte à la guerre non comme un héros hors des lignes, mais comme un « chasseur noir ». Or cette chasse rusée est aussi celle qu'il emploie pour séduire les belles. Diomède dénonce en lui un « lorgneur de

69. Les rois, les dieux aussi, aiment le rappeler aux combattants. Ainsi Agamemnon au Chant V (529-532). Plus loin, c'est Héra qui tance les Achéens (787 sq.) en opposant expressément la beauté des apparences à la véritable valeur, incarnée par Achille. Voir aussi XV.502-13 et 561-4 ; XIII.95-124 où αἰδώς et νέμεσις sont associées.

70. Cf. *Hymne homérique à Hermès*, 14 ; 175 ; 214 ; 292 ; 336 ; 340 etc.

71. *Hymne homérique à Hermès*, 155-6.

72. Cf. KIRK, *op. cit.*, p. 271.

73. *Hymne homérique à Hermès*, 282. Voir aussi 577-8.

74. Sur la μήτις d'Aphrodite, cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 269 sq.

75. Au Chant XVII, Glaukos, furieux que les Troyens ne mettent pas plus d'ardeur à dépouiller le cadavre de Patrocle, tance Hector en opposant sa beauté à ses talents de combattant (142).

filles », un παρθενοπότης (XI.385), mot formé sur le verbe ὀπιτεύω qui signifie « épier, guetter » et que l'épopée associe avec ceux qui frappent de loin, par surprise, sans être vus. Quand Hector s'apprête à affronter Ajax en duel au Chant VII, il renonce expressément à ce type d'attaque (234-43). Le Priamide est « en μῆτις l'égal de Zeus » (47), à l'instar du seul Ulysse. Toute sa réplique souligne son expérience, sa science de la guerre (cf. l'anaphore du verbe « savoir » : 236, 237, 238, 240, 241). Pourtant, à la différence de Pâris chez qui Diomède ne découvrira qu'une femme, qu'un gamin insensé⁷⁶, Hector est tout le contraire : « ne me tâte pas comme un faible enfant, ou comme une femme, qui ne connaît pas le labeur guerrier ! », lance-t-il ainsi d'entrée à son adversaire (235-6). Comme Ajax l'expliquait tantôt à ses compagnons, dans ce duel, Hector pourrait ne pas recourir à la force (βίη : 197), mais porter un coup fondé sur le savoir, l'expertise (ἰδοεῖη : 198), bref la μῆτις. Toutefois, le fils de Priam refuse ici de mettre ses idées au service de la ruse. Il ne veut pas frapper « sans être vu », « après avoir épié » sa proie précisément (ὀπιτεύσας : 243) ; mais « ouvertement » (ἀμφαδόν : 243), tout comme Ajax lui-même (cf. ἀμφαδίην : 196)⁷⁷.

Pâris, lui, emprunte la voie inverse. Il ne se montre à Diomède qu'une fois son adversaire cloué au sol par son trait rusé (XI.376-9). On se souvient d'Euphorbe, fierté de la jeunesse troyenne (XVI.808), noté pour sa belle chevelure (XVII.51-2), qui se formait encore il y a peu à la guerre (XVI.811). Au Chant XVI, il frappe Patrocle à distance, « par-derrrière, dans le dos » (806-7). Il ne s'est approché qu'à la faveur du vertige qui s'est emparé du héros quand Apollon l'a assommé, là encore « par-derrrière » (790-1). Mais dès que Patrocle se retourne, tout désarmé qu'il soit (815), Euphorbe fuit et se mêle à la foule (813-4). Affronter Patrocle en face, entrer dans un duel avec Ménélas quelques vers plus loin, c'est pour le jeune homme une épreuve dans laquelle faire l'essai « ou de la vaillance ou de la fuite » (XVII.41-2). Contre le fils de Ménéœtios, une fois son coup donné à la dérobée, il a choisi la fuite. Face à Ménélas au contraire, il tente sa chance et perd la vie. C'est là très précisément le parcours de Pâris au Chant III, chasseur d'abord, armé de forfanterie, fuyard ensuite, en archer qui ne sait pas tenir de pied ferme, duelliste enfin, vaincu par l'Atride. Hélène, du reste, ne se prive pas de moquer les fanfaronnades de Pâris et de souligner combien Ménélas est « plus fort » que lui (III.428-36). Dans l'épreuve de

76. Cf. XI.389.

77. Sur l'attitude d'Ajax, pour qui « le meilleur dessein (νόος), la meilleure idée (μῆτις), c'est de mettre au contact, au corps à corps, les bras et la fougue », cf. XV.509-10.

force, celle où il faut l'emporter par la vigueur des bras et de la lance (σῆ τε βίη καὶ χερσὶ καὶ ἔγχει φέρτερος εἶναι : 431), dans un combat face à face (433), force contre force (ἀντίβιον : 435), Pâris a le dessous.

Si au Chant III, dans le discours de Ménélas, Priam, face à ses fils, incarne la force, la βίη, c'est d'abord parce que Pâris symbolise lui la fourbe, la fraude, la déloyauté, bref la μῆτις scélérate. Dans cette opposition, les bonnes idées, celles qui s'avèrent « les meilleures » (110), sont rapportées à la force, bien qu'imaginées par un vieillard, parce qu'elles sont franches et claires. La bonne μῆτις est vigoureuse. Au rebours, la force que l'on croit déceler dans la jeune et éclatante beauté d'Alexandre n'est qu'illusion. Nous avons dit que Pâris était resté trop gamin pour connaître la vaillance ardente. Il est également trop puéril pour avoir de bonnes idées. De fait, Ménélas semble destiné dans l'*Illiade* à opposer sa valeur à la méchante μῆτις d'adversaires plus jeunes qui n'ont que ces expédients pour le vaincre. Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant⁷⁸ ont noté le parallèle entre cette scène où il affronte Pâris et un épisode du Chant XXIII, la course de char en l'honneur des funérailles de Patrocle. Il est éclairant.

La μῆτις légère d'Antiloque

L'attelage d'Antiloque est moins bon que les autres. Son père Nestor, qui, comme à son accoutumée, ne se fie pas à la force, mais à la μῆτις, lui explique que sa seule chance de l'emporter est d'avoir des idées (XXIII.311 sq.). Au cocher qui se fie aux qualités physiques de son attelage, à sa βίη, Nestor préfère « celui qui, bien que menant des chevaux moins bons, connaît tous les tours », les κέρδεα (322). Opportuniste, l'oubli n'a pas prise sur lui : rien ne lui échappe (323). Il « épie » (δοκεύει : 325) celui qui le devance et conduit sa course sans faillir, quand son adversaire, sûr de sa force, mène follement (ἀφραδέως : 320). Antiloque présente un défaut : il est jeune (306). Nous retrouvons là l'opposition traditionnelle entre jeunesse et vigueur d'une part, vieillesse et sagesse de l'autre. Mais, outre qu'il est le fils de Nestor, il a eu les meilleurs professeurs, Zeus et Poséidon (307). La μῆτις est d'abord affaire de science, d'expertise, en particulier quand il s'agit de conduire des chevaux, discipline aux nombreuses facettes (ἵπποσύνας [...] παντοίας⁷⁹ : 307-8) que seule une intelligence elle aussi multiple (μῆτιν ἐμβάλλεο θυμῷ ἢ παντοίην : 313-4) peut maîtriser. Antiloque possède mieux ce savoir que ses rivaux

78. Cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 23.

79. Sur les liens entre cet adjectif et la μῆτις, DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, en particulier p. 19, 25 et 32.

(309-11). Ainsi donc, pour Nestor, pas de doute, la victoire ira à la μήτις et non à la βίη (315-8).

En outre, Antiloque a déjà fait la preuve, lors de ses combats passés contre les Troyens, de sa μήτις. Il a su « épier » (δοχεύσας : XIII.545)⁸⁰ Thoon, avant de saisir le bon moment pour le frapper. Toujours aux aguets, il jette autour de lui un regard autant prudent qu'acéré (παπταίνων : 551 ; cf. XV.574) quand il mène à bien les plus grands exploits⁸¹.

Certes, Antiloque ne peut l'emporter sur Diomède : ce jour-là, Athéna donne la victoire au fils de Tydée (XXIII.405-6). Mais, grâce à ses « idées », il compte bien battre Ménélas. Et c'est là que tout se complique. L'Atride, bien que l'aîné dans ce duel, « l'emporte tant par la valeur que par la force » (κρείσσων ἀρετῇ τε βίῃ τε : 578 ; voir aussi ἀρείων : 588). De plus, ses chevaux sont moins âgés que ceux du fils de Nestor et, cette fois, la logique est respectée. Leur jeunesse est le gage de leur vigueur et ils se fatigueront moins vite que l'attelage d'Antiloque (cf. 444-5). Antiloque, lui, s'en remet à sa μήτις. Art de machiner, d'inventer, c'est grâce à elle, annonce-t-il à ses coursiers, qu'il va prendre le dessus (414-6). La ruse est habile. Antiloque feint la sottise — « tu mènes follement » (ἀφραδέως : 426), lui lance Ménélas — normalement réservée au cocher trop confiant dans la valeur de son attelage (319-20). Mais, en fait, grâce à ses idées, Antiloque confère à ses chevaux la force qui leur manquait jusque-là (431-3). Le paradoxe est ici souligné : par la magie de la μήτις, le vieil attelage paraît retrouver la vigueur de sa jeunesse et son cocher, faible bien que jeune, la force de son âge. Car Antiloque connaît tous les « tours » que vantait son père (322) :

Κέρδεσιν, οὐ τι τάχει γε, παραφθάμενος Μενέλαον.

C'est grâce aux tours, et non à la vitesse, qu'il devance Ménélas. (XXIII.515)

La leçon de Nestor semble avoir porté ses fruits. Ménélas avait bien « des chevaux plus vites », mais il ne savait pas autant qu'Antiloque avoir des idées. En apparence, le jeune homme a su appliquer les conseils de son père et en profiter pour mieux figurer à l'arrivée⁸².

80. Cf. DETIENNE et VERNANT, *op. cit.*, p. 21-2.

81. Redisons-le : quand elle sert la bravoure, l'idée n'a rien de blâmable. C'est quand elle lui fait honte que les problèmes surgissent. Sur le double sens du verbe παπταίνω (il note ensemble la prudence et l'agressivité) et son association au monde de la chasse ainsi qu'aux personnages d'Antiloque et de Teucros, cf. Steven H. LONSDALE, « If Looks Could Kill : παπταίνω and the Interpenetration of Imagery and Narrative in Homer », *The Classical Journal* 84, n° 4, 1989, p. 325-33.

82. Sur le détail de cette course, cf. Michael GAGARIN, « Antilochus' Strategy : The

Cependant, le fils d'Atrée ne se laisse pas faire. S'emparant du fameux sceptre de ses pères, gage d'autorité et d'équité, il porte réclamation (568-85). La ruse d'Antiloque n'aura pas raison de sa valeur. Une nouvelle fois, les termes de l'affrontement entre le jeune fils de Nestor et le vétéran qu'est Ménélas sont paradoxaux. Alors que la ruse est l'apanage de l'expérience, c'est Antiloque qui en a usé en connaissance de cause (585), pour faire gagner ses chevaux, « bien plus mauvais » que ceux de l'Atride (572). En outre, la μήτις dont il a fait preuve passe aux yeux de Ménélas pour de la sottise, et non de l'intelligence. Le fils de Nestor était « avisé naguère » (πρόσθεν πεπνυμένε : 570 ; voir aussi 440), mais non durant la course. Sa victoire fait honte à la valeur (571). Ménélas, de son côté, bien que plus âgé, « est personnellement plus puissant par la valeur comme par la force » (αὐτὸς δὲ κρείστων ἀρετῆ τε βίῃ τε : 578) que son adversaire, au point qu'il pourrait, grâce à ce statut, faire violence au fils de Nestor pour lui voler la victoire mensongèrement (ψεύδεσσι βησάμενος : 576). La βίη, à la fois vigueur et contrainte, appartient tout entière à l'Atride. Mais, à la différence d'Antiloque qui, pour Ménélas, fait un mauvais usage de ses idées, le fils d'Atrée en use droitement et veut rendre un jugement irréprochable (579-80). Son jeune adversaire, du reste, redevenu avisé (πεπνυμένος : 586), se rend à ses raisons et dénonce la cause, toute traditionnelle, de son irréflexion, sa propre jeunesse :

Ἄσχεο νῦν· πολλὸν γὰρ ἔγωγε νεώτερός εἰμι
 σεῖο ἄναξ Μενέλαε, σὺ δὲ πρότερος καὶ ἀρείων.
 Οἴσθ' οἶαι νέου ἀνδρὸς ὑπερβασίαι τελέθουσι·
 κραιπνότερος μὲν γὰρ τε νόος, λεπτή δέ τε μήτις.

Sois patient à cette heure. Je suis pour ma part bien plus jeune
 que toi, sire Ménélas ; et tu es plus âgé et meilleur.
 Tu sais ce que sont les extravagances d'un jeune homme.
 L'esprit en lui est trop vif et les idées minces. (XXIII.587-90)

Cette réponse fait nettement écho à la scène du Chant III où Ménélas en appelle à la « force de Priam » (Πριάμοιο βίην) contre la déloyauté de ses fils. La ruse d'Antiloque est condamnable parce qu'elle est l'œuvre de la jeunesse. Le fils de Nestor est le cadet de Ménélas (XXIII.587-8). Ses excès sont ceux d'un jeune homme (νέου ἀνδρὸς ὑπερβασίαι : 589) et confirme les craintes de l'Atride face aux Priamides (μή τις ὑπερβασίη κτλ. : III.307). La μήτις est ici associée à la jeunesse pour mieux en revêtir les défauts : orgueil, puérilité, infidélité. Ménélas lui-même en est convaincu :

Ἀντίλοχε νῦν μὲν τοι ἐγὼν ὑποείξομαι αὐτὸς
 χωόμενος, ἐπεὶ οὐ τι παρήγορος οὐδ' ἀεσίφρων
 ἦσθα πάρος· νῦν αὖτε νόον νίκησε νεοίη.

Antiloque, pour l'heure je dois moi-même te céder
 en dépit de ma colère : car étourdi ou insensé,

tu ne l'étais pas avant ; mais aujourd'hui la jeunesse a vaincu la raison. (XXIII.603-4)

L'adjectif *παρήγορος* (littéralement ici « suspendu au dehors », d'où « égaré », « étourdi ») est formé sur le verbe *ἀείρειν*⁸³, verbe qui servait déjà à Ménélas pour décrire l'esprit « volage » des Priamides (III.108 : *ἠερέθεσθαι*), soulignant le lien sémantique entre les deux épisodes.

Finalement, c'est vraiment Antiloque qui menait son char « follement » (*ἀφραδέως* : XXIII.320 et 426), tout comme au Chant III Alexandre agissait « follement » en voulant affronter Ménélas en combat singulier (*ἀφραδέως* : III.436). Face aux faiblesses de la jeunesse, l'âge, en revanche, est tout entier placé du côté de la vigueur. Dans tout ce récit, comme dans les passages du Chant III auxquels il fait écho, la vigueur des vétérans est également synonyme de sagesse et de valeur. Priam, même vieux, se ramenait à sa force. Ménélas, quant à lui, est non seulement l'aîné d'Antiloque, il est aussi « meilleur » que lui (XXIII.588). Chez l'Atride, comme chez Priam, l'intelligence est vigoureuse : la *μήτις* s'appelle *βίη*. La sentence est claire que lui livre — sur un ton très personnel — le fils d'Atrée :

Δεύτερον αὐτ' ἀλέασθαι ἀμείνονας ἠεροπεύειν.

Évite une autre fois de chercher à jouer ceux qui valent mieux que toi. (XXIII.605)

Nous retrouvons ici les dons d'Aphrodite et d'Hermès. Antiloque s'est conduit durant la course comme un *ἠεροπευτής*, un suborneur : ses idées étaient séduisantes, mais rouées et infidèles. Il a usé d'une *μήτις* scélérate sans rapport avec la sagesse des vétérans, une *μήτις* de gamin ou de femme, celle que condamne le puissant Diomède chez Aphrodite et Pâris. Bref, il a corrompu les idées de son père.

83. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.v. *ἀείρω*, 1 et 2, p. 22-3. Voir aussi Nicholas RICHARDSON, *The Iliad : A Commentary* Vol. VI, Books 21-24, Cambridge, 1993, p. 231, *ad. loc.* Au départ, l'adjectif *παρήγορος* est associé au verbe *ἀείρω* dans son sens technique d'« atteler » (cf. *ἀείρω* 2) et désigne un cheval de volée « qui est attaché à part » (le préverbe *παρ*- s'oppose à *συν*-). Or la nature du cheval de volée dans l'*Iliade* est précisément de mettre en péril le héros et son attelage, au point que Geoffrey Kirk le qualifie de « reckless », téméraire, imprudent, irréfléchi : cf. KIRK, *The Iliad : A Commentary* Vol. II, Books 5-8, Cambridge, 1990, p. 255-6 (VII.155-6) et 304-5 (VIII.78-91 : sur ce passage cf. *supra*, « Vieillesse ennemie »). Sans doute n'est-il pas indifférent qu'un cheval de volée soit à l'origine de la mort d'Antiloque lui-même dans l'*Éthiopide* (cf. Pindare, *VI Pythique*, 28-42).

Cette leçon est confirmée dans les vers qui suivent à travers trois scènes révélatrices. D'abord, Achille offre le cinquième prix au vieux Nestor justement (XXIII.615-52). Bien que trop vieux pour concourir (643-4), il n'en mérite pas moins d'être honoré parmi les Achéens pour ses vertus passées et présentes (648-9). La faute de son fils ne rejaillit nullement sur sa propre μήτις, qui reste à l'honneur. Car les idées du vieil homme sont denses, solidement ajustées (πυκνὴν ἀρτύνετο βουλήν : II.55 ; voir aussi IX.74-6) et non minces (λεπτὴ δέ τε μήτις : XXIII.590).

Ensuite, lors de l'épreuve de lutte (XXIII.708 *sq.*) qui affronte « le grand Ajax », tenant de la force brute, comme nous l'avait révélé son duel contre Hector⁸⁴, et « Ulysse aux mille idées » (Ὀδυσσεὺς πολὺμητις : 709), « le fils de Laërte aux mille machines » (πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ : 729), « qui connaît les tours » (κέρδεα εἰδῶς : 709) ; bref la vigueur et l'intelligence, la βίη et la μήτις. Si ce n'est qu'en réalité les deux héros sont forts autant qu'experts : face au grand Ajax « Sa Force Ulysse puissamment résiste » (720). Ni l'un ni l'autre ne peut prendre le dessus grâce à la seule vigueur. Heureusement, Ulysse n'oublie pas la ruse (δόλου δ' οὐ λήθετο : 725). Il arrive à renverser Ajax, mais sans parvenir à le vaincre (726-32). Le fils de Laërte fait ici un usage jugé loyal et franc de sa μήτις, car vigoureux, appuyé sur la force du combattant. Si les ruses d'Ulysse sont multiples et variées, ses idées sont solides (cf. III.202 : εἰδῶς παντοίους τε δόλους καὶ μήδεα πυκνά), à la différence de celles, légères, d'Antiloque.

Enfin, quand a lieu le concours de vitesse (XXIII.740 *sq.*), trois héros entrent en lice : l'autre Ajax, le rapide fils d'Oilée (754), « Ulysse aux mille idées » (755) et Antiloque en personne. Le vif Ajax part naturellement en tête, suivi d'Ulysse qui le talonne (758-7). Le fils de Laërte fait alors appel à l'aide d'Athéna, qui fait trébucher le fils d'Oilée (774) et lui donne la victoire⁸⁵. Et Antiloque dans tout cela ? Il avait tous les atouts pour lui : jeunesse et vitesse⁸⁶. Antiloque « l'emportait à la course sur tous les jeunes gens » (756). Et pourtant, une fois encore, il est battu par plus vieux que lui

84. Cf. *supra*, « Les dons charmants d'Aphrodite » ; voir aussi XV.510.

85. Lors de la course de char, c'est Athéna déjà qui avait fait triompher Diomède en ruinant les espoirs du meilleur concurrent de l'épreuve, Eumèle, « qui excelle dans l'art de mener les chevaux » (XXIII.289). Comme le remarque Achille en cette occasion : « le meilleur vient le dernier » (λοῖσθος ἀνὴρ ὄριστος : 536). La μήτις de la déesse vient troubler l'ordre naturel fondé sur la valeur, la force des adversaires. Mais nul ne songe à lui en faire grief : la force et l'idée sont inséparables ; cela fait partie du jeu. Achille lui-même, qui honore le vieux Nestor ici, puis Priam au Chant XXIV, semble l'avoir compris : la βίη seule ne peut pas tout.

86. Sur les qualités d'Antiloque, voir aussi l'*Odyssee* : 3.111-2 et 4.201-2.

(787-92). Dans ces jeux, la jeunesse n'est pas de taille face aux vétérans, ni dans les épreuves de force, ni dans les joutes où compte la science. Antiloque est trop jeune pour être assez fort. Trop jeune aussi pour faire bon usage de ses idées ou de celles de son père. Ménélas au rebours, Nestor aussi, voire Ulysse, incarnent à la fois une force vigoureuse et franche et un savoir employé à bon escient. L'Atride en particulier sort grandi de ses déboires avec Antiloque : il apparaît sous les traits d'un bon roi, rendant de droits arrêts (579-80), tenant de la justice de Zeus, la *θέμυς* (581), mêlant à une supériorité toute martiale, fondée sur la force et la valeur et rejetant la violence et le mensonge (573-8), les bonnes idées et le talent oratoire d'un Priam ou d'un Nestor. Finalement seule l'alliance de la *βίη* et de la *μῆτις* que symbolise précisément parfaitement la formule « Sa Force Priam » et qu'incarne Ménélas lui-même à cette heure assure le succès.

Pour surprenante qu'elle est, l'expression *Ποιάμοιο βίη* paraît désormais tout à fait pertinente. La « force » peut effectivement se rassembler en Priam, tout vieux qu'il est. Parce qu'elle est équitable, franche, honnête, sa *μῆτις*, dans la bouche de Ménélas, est assimilée à la *βίη*, vertu héroïque par excellence. Au rebours, la jeunesse de son fils Alexandre, celle d'Antiloque, gage habituellement de qualités physiques et martiales, devient ici synonyme d'une méchante *μῆτις*, infidèle et rouée, aussi séduisante que ruineuse. On voit bien comment ces associations obéissent à des « thèmes » qui parcourent l'épopée. Vieillesse, intelligence, droiture forment avec leurs antonymes, jeunesse, extravagance, déloyauté, des combinaisons dans lesquelles les termes de cette opposition « traditionnelle », voire « formulaire », ne sont pas figés, mais glissent d'un personnage à l'autre en fonction des circonstances⁸⁷. Au Chant XV, Antiloque était aux yeux de Ménélas jeune, vif et vaillant. Au Chant XXIII, s'il reste tout jeune, il se montre lent désormais et fait insulte à la valeur. Entre les deux, le fils de Nestor, d'un allié qu'il était pour Ménélas, est devenu son rival pour le deuxième prix à la course de char, une cavale — nouvelle Hélène — et a pris les traits de l'ennemi de toujours : Pâris.

87. Par exemple, le vers 108 du Chant III : *αἰεὶ δ' ὀπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται*, qui sert dans la bouche de Ménélas à critiquer les Priamides, évoque l'envoi de l'épopée perdue des *Épigones* : *νῦν δ' αὖθ' ὀπλοτέρων ἀνδρῶν ἀρχώμεθα Μοῦσαι*. Or, quand on songe que, dans l'effectif achéen, nombre de héros faisaient justement partie de ces « hommes mieux armés par la jeunesse » qui emportèrent Thèbes, que ces *Épigones* insistent dans l'*Iliade*, Diomède en tête, sur le fait qu'ils valent, eux, tant par la force que par l'idée, mieux que leurs pères (cf. IV.405), victimes justement de leur excès, le contraste avec les Priamides n'en est que plus criant et la critique de ces derniers que plus mordante, eux qui laissent non seulement la bonne *μῆτις*, mais même la *βίη*, à leur vieux père.

Chez Priam, au contraire, la force s'enracine. Faible, mais sage au Chant III, père d'Alexandre, mais honnête et franc, « au seuil maudit de la vieillesse »⁸⁸, mais fort de ses idées, il ne se renie nullement quand arrive le terme de l'épopée. Lors de son entrevue célèbre avec Achille, à qui il est venu réclamer le corps de son fils, Hector, il force l'admiration du meilleur des Achéens, βίη incarnée, meurtrier des siens. La supplique de Priam, dont nous avons noté les talents « musicaux », l'émeut aux larmes (XXIV.507 *sq.*). Le Péléide est stupéfait par le courage et l'audace du vieil homme qui s'est rendu seul au camp des Achéens (518-21). Certes, Achille finit par lui rappeler qu'il ne doit cet exploit qu'à l'aide d'un dieu. Nous savons que c'est Hermès, sur l'ordre de Zeus, qui l'a guidé (153-4 et 460-7), car nul Troyen, même en pleine jeunesse, n'oserait s'aventurer près des nefs (565-6). Mais le souverain troyen n'en a pas moins agi en héros, tout âgé qu'il fût (362-9), prêt à mourir pour rapatrier la dépouille de son fils (224-7). Quant à l'astuce d'Hermès, elle est pour l'heure au service de cet héroïsme et non des ruses et des rapines d'un Pâris. Priam, du reste, dénonçait juste avant de partir ses fils survivants, Alexandre en tête (cf. 249), qui ne sont que des menteurs et des danseurs (259-62). Face à la frivolité lâche et déloyale des Priamides, l'idée de leur père, son νόος (cf. 367), sa μήτις, « épaisse », « dense » qu'elle est au fond son cœur (cf. πικρινὰ φρεσὶ μήδεα : 281) — tout le contraire de celle mince et légère d'un jouvenceau — témoigne bien de sa force. Priam mérite d'être appelé Πριάμοιο βίη.

La composition de l'aède apparaît donc finalement comme autant de vertigineux entrelacs dont les formules et, à travers elles, les « thèmes épiques » qu'elles évoquent et convoquent, forment la matière première.

Le cœur « hyperviolent » du vieux Nestor

Pour conclure cette étude, je voudrais expliquer par une lecture comparable une autre étrange formule, très proche de « Sa Force Priam », tant sur le fond que pour la forme, mais qui se trouve au Chant 15 de l'*Odyssée* cette fois.

Au terme de son séjour à Sparte, Télémaque est pressé de rentrer à Ithaque : Athéna l'y a expressément engagé (1-47). Accompagné de son guide, Pisistrate, fils de Nestor, il regagne Pylos où l'attend son navire. Toutefois, pour ne pas perdre un moment, Télémaque ne veut pas faire halte chez Nestor : il doit partir au plus vite et craint que le vieillard ne cherche à le retenir (198-200). Pisistrate accède à sa demande, mais le met en garde

88. Cf. XXIV.486-7.

contre la colère de son père (209-14). Or la formule qu'il emploie est très surprenante. Il sait combien le cœur de Nestor — entendons le siège de sa colère (cf. 214) — est fort, ou plutôt ici « violent », à l'extrême (θυμὸς ὑπέρβιος : 212). Si nous appliquons les catégories traditionnelles à ce passage, le fils de Nélée, un vieillard, ne devrait pas être associé à une telle épithète. Elle note la vigueur, la force, la βίη dans tous ses excès. Bref, les extravagances de la jeunesse. Dans l'*Odyssee*, ce sont les prétendants, émules de Pâris ou d'Euphorbe, aussi gamins que roués, qui font preuve d'une arrogance et d'une cupidité par trop violente (μνηστήρες ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες : 1.468, 4.321, 16.410 ; voir aussi 14.92 et 95 et 16.315). Tout le contraire, donc, du vieux Nestor.

Mais ce n'est pas tout. Le texte se brouille encore davantage si nous songeons que nous avons déjà croisé cette formule, à l'identique, dans l'*Iliade*. Au Chant XVIII, en effet, le troisième fils de Panthoos, « Polydamas l'avisé » (πεπνυμένος : 249) qui, à la différence d'Euphorbe et d'Hypérénor, brille au conseil (252), mais aussi au combat (cf. XIV.409-32), en use pour expliquer la crainte que lui inspire le « cœur violent à l'extrême » d'Achille (θυμὸς ὑπέρβιος : XVIII.262 = 15.212). Autant dire que l'écho ainsi produit est cocasse. Associer ainsi Nestor, le vieillard par excellence (cf. 15.210), le champion de la μῆτις, au Péléide, véritable force de la nature, produit un véritable oxymore.

En dehors d'un pur hasard formulaire, s'agissant de l'*Odyssee*, nous sommes en droit de soupçonner une parodie⁸⁹. Cette épopée n'est possible qu'après l'*Iliade* et entretient avec son aînée des rapports compliqués. Pour reprendre les termes de François Hartog, « l'*Odyssee* est en position d'«histoire» »⁹⁰. Le point de vue est différent, aussi inversé en fait que le sont les figures mêmes d'Achille et d'Ulysse. Le Péléide acquiert une gloire immortelle en renonçant à une vieillesse obscure dont il apprécie pourtant l'attrait (IX.401-16) pour embrasser une mort héroïque qui le fauche en pleine jeunesse (XVIII.98-121). Au contraire, l'*Odyssee*, elle, assure le renom de son héros parce qu'il survit. Ce n'est pas la mort, mais son retour qui entérine la gloire d'Ulysse⁹¹. Tant qu'on le croit mort, mais

89. David MONRO, dans son commentaire de l'*Odyssee*, note à propos de ce jeu d'écho que le poète n'était certainement qu'à demi sérieux : *Homer's Odyssey Books XIII-XXIV*, Oxford, 1901, p. 54.

90. François HARTOG, « Premières figures de l'historien en Grèce : historicité et histoire », dans Nicole LORAUX et Carles MIRALLES (éd.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, p. 127.

91. Cf. NAGY, *Le meilleur des Achéens* cité, p. XII-XIII de la préface à l'édition de 1999 et p. 35 sq. Il n'est pas certain cependant que l'*Odyssee* parvienne à ses fins. Pour Pietro

sans savoir ni où ni comment, sans pouvoir le célébrer, son κλέος est en perte⁹². Les propos que lui tient Achille lors de sa « katabase » ne font qu'affirmer ce changement de perspective (11.482-91). Dans le dialogue constant qu'entretiennent les deux épopées, c'est toujours l'*Iliade* qui donne le ton⁹³. Aussi, appliquer à Nestor une formule qui appartient au fils de Pélée pourrait n'être qu'un pied de nez de l'*Odyssee* à l'*Iliade*, l'épopée qui chante « Ulysse πολύμητις » parodiant et caricaturant celle qui célèbre « Achille au cœur ὑπέρβιος ». De fait, l'*Odyssee*, « épopée nostalgique, celle d'un retour impossible et désiré vers l'épopée, vers l'*Iliade* »⁹⁴, mime des affrontements iliadiques. Le meurtre d'Antinoos et de ses sbires donnera lieu à des jeux d'écho, relevés en détail par Pietro Pucci⁹⁵, qui conféreront au fils de Laërte les mêmes vertus héroïques que celles déployées par le Péléide lors de son ariste, de ce carnage immense qu'il fait des Troyens au Chant XX et suivants de l'*Iliade*.

Pourtant, il est une autre explication que l'on peut avancer pour éclairer cette curieuse mention du « cœur hyperviolent » de Nestor. Télémaque et Pisistrate sont tout jeunes (cf. 3.357-79). Le fils de Nélée est lui très vieux. Il était déjà âgé au temps de la guerre de Troie et dix ans ont passé. Or, dans la scène qui nous intéresse, ce sont les deux jeunes gens qui cherchent à jouer le vieux meneur de char. Leur plan n'est pas décrit expressément comme une « idée », mais Télémaque tient de son père et n'a rien à envier à sa μήτις, si l'on en croit Athéna (cf. 2.278-9). Il est toujours « avisé » (πεπνυμένος)⁹⁶, cette qualité même dont jouissait naguère Antiloque avant de faire honte à Ménélas (cf. XXIII.440 et 570). En outre, sa précipitation lui est inspirée par Athéna en personne et il s'agit bien de se soustraire aux

Pucci, Ulysse n'obtient de gloire dans l'*Odyssee* que pour ses exploits sous les murs de Troie. Le fait même qu'il rentre chez lui « lui ôte tout κλέος achilléen » : cf. *Ulysse polutropos* cité, p. 207-8. Quant au κλέος proprement odysseén, c'est peut-être Pénélope plutôt qu'Ulysse qui en est la clef : cf. NAGY, *Le meilleur des Achéens* cité, p. 38 ; PUCCI, *Ulysse polutropos* cité, p. 298 et p. 301, note 12.

92. Philippe ROUSSEAU, « Instruire Persès : Notes sur l'ouverture des *Travaux* d'Hésiode », dans Fabienne BLAISE, Pierre JUDET DE LA COMBE et Philippe ROUSSEAU (éd.), *Le métier du mythe : lectures d'Hésiode*, Lille, 1996, p. 101, en particulier la note 26.

93. Cf. ROUSSEAU, préface à P. Pucci, *Ulysse polutropos* cité, p. 19-20.

94. HARTOG, *op. cit.*, p. 136.

95. Cf. PUCCI, *Ulysse polutropos* cité, p. 183-91. Les passages concernés sont : *Iliade*, XXI.18-24 et 71-4 et *Odyssee*, 22.297-312. On peut faire une analyse comparable à propos de l'affrontement final entre les parents des prétendants massacrés et Ulysse, accompagné de Télémaque et Laërte (24.465 sq.).

96. Les occurrences de cette épithète appliquée à Télémaque abondent : 1.213 ; 1.230 ; 1.306 ; 1.345 etc.

attentions du vieillard qui sont présentées comme autant de contraintes (cf. 15.200 et 212-4). Autrement dit, thématiquement, et donc formulièrement, l'idée est associée dans cet épisode précis aux deux jeunes princes tandis que, par le jeu des oppositions traditionnelles, la force revient à celui qui se dresse sur leur route et se trouve être un vieillard. Télémaque faisant figure de héros, son projet, qui a l'aval du Ciel, est paré de dehors flatteurs, tandis que les obstacles qu'il affronte se teintent de couleurs sombres. Sa μήτις est vertueuse, tandis que la βίη se fait menaçante.

Finalement, peut-être Nestor n'est-il violent que de l'astuce de ses jeunes adversaires, tout comme Priam n'était fort que de la fourbe de ses fils.